



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Henry JAMES

(États-Unis – Grande-Bretagne)

(1843-1916)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout "*Le tour d'écrou*" et "*La bête dans la jungle*")**

Bonne lecture !

Il est né à New York le 15 avril 1843, dans une famille de la riche bourgeoisie, son grand-père, émigré irlandais de confession presbytérienne, ayant fait fortune aux États-Unis. Son père, banquier aux mœurs aristocratiques et intellectuel à la forte personnalité, était aussi un éminent théologien s'intéressant tout particulièrement à Swedenborg et à Fourier. Partisan d'une éducation éclectique pour former des intelligences dépourvues de préjugés, il donna des précepteurs à ses enfants, Henry, ses trois frères (dont William, d'un an son aîné, le futur philosophe du pragmatisme) et sa sœur, les faisant grandir dans une atmosphère culturelle particulièrement stimulante, dans le culte des choses de l'esprit et de la civilisation du Vieux Monde.

À partir de 1855, Henry fit de nombreux voyages en Europe avec sa famille, et il fut atteint par ce qu'il appelait «*le virus européen*», qui n'allait plus le quitter. Ses études furent intermittentes mais il fut un rat de bibliothèque depuis son plus jeune âge. Il fréquenta des écoles européennes à Genève, à Paris, à Bonn. Il s'y sentit étranger parmi les autres adolescents, mais était constamment «*avide d'échanger son sort avec celui d'un autre, ayant l'absolue certitude de gagner à ce marché*». En 1861 (il était alors âgé de dix-huit ans), un «*mal obscur*» endommagea de manière irréversible sa colonne vertébrale, ce qui renforça en lui le sentiment d'une différence irréductible, d'une inadaptation. Il allait rester renfermé, solitaire, adoptant le rôle d'un observateur et d'un analyste détaché de la vie. On ne lui connaît aucune liaison amoureuse, ni féminine, ni masculine, seulement des amitiés féminines tenues à distance et des amitiés masculines plus passionnées. Sa vie sexuelle demeure une énigme : fut-il un précurseur de cette nouvelle minorité et future sous-culture soi-disant non désirante?

En 1860, il revint aux États-Unis, mais préféra à New York la Nouvelle-Angleterre (Boston, Newport puis Cambridge). Après avoir cherché sa voie dans la peinture, il s'inscrivit, en 1862, à la faculté de droit de l'université Harvard, où il étudia pendant une année. Sa vocation littéraire s'affirma au contact des milieux intellectuels de la Nouvelle-Angleterre. Encouragé par William Dean Howells et d'autres membres du Cercle littéraire de Cambridge, il commença à se consacrer à la littérature en écrivant des articles de critique littéraire pour «*The Atlantic monthly*». Réformé, il ne participa pas à la guerre de Sécession (1861-1865). Préservé, grâce à la fortune familiale, de la nécessité de choisir une carrière, n'ayant pas besoin de travailler pour vivre, il partagea son temps, jusqu'en 1875, entre les États-Unis et l'Europe, où il s'imprégna de culture européenne et commença à publier des nouvelles fantastiques car, depuis qu'enfant il avait été poursuivi en rêve par le fantôme du Louvre, il était fasciné par le surnaturel dont il avait une conception inquiète et feutrée, une obsession pudique. Il donna un décor américain à ses premières nouvelles qui furent d'abord publiées dans des revues et où il se révélait un romantique :

“*The romance of certain old clothes*”

(1868)

“*Le roman de quelques vieilles robes*”

Nouvelle

“*Watch and ward*”

(1871)

“*Le regard aux aguets*”

Nouvelle

‘‘A passionate pilgrim’’

(1871)

‘‘Un pèlerin passionné’’

Nouvelle

‘‘The last of the Valerii’’

(1874)

‘‘Le dernier des Valerii’’

Nouvelle

‘‘Madame de Mauves’’

(1874)

Nouvelle

Euphémia de Mauves, Américaine vertueuse, alors qu'elle était jeune fille et qu'elle rêvait à son futur mari, ne pouvait l'imaginer que d'une haute naissance, ayant « *un sang de l'essence la plus fine* », gage d'une bonne entente maritale. Elle se marie avec un aristocrate parisien : « *Elle croyait qu'un gentilhomme d'une grande lignée était nécessairement un excellent garçon, et que la conscience d'une tradition de famille pittoresque imprimait un tour exquis au caractère.* » Mais il est dépravé et désargenté. Vanité et bêtise trouvent leur aboutissement dans les méandres d'un amour obligé et sérieux. Le mari pousse dans les bras de sa femme Longmore qui brûle d'un amour désespéré auprès de cette femme trompée, mais fidèle d'une fidélité maladive et empreinte d'une respectabilité américaine. Elle se révèle quasi meurtrière dans sa froideur et sa rigidité. Son époux se suicide.

Commentaire

Cette histoire d'un mariage mal assorti est vue à travers le regard d'un jeune Américain séduit par le charme de Madame et scandalisé par le cynisme de son époux. Henry James met le doigt sur les détails qui marquent les différences entre la France et les États-Unis, entre deux façons de vivre et de concevoir l'amour. L'évocation brillante et sans pitié des comportements de l'aristocratie parisienne rappelle Balzac et, plus encore, annonce Proust.

‘‘Roderick Hudson’’

(1874)

‘‘Roderick Hudson’’

Roman

Un jeune avocat américain plein d'avenir, soudain, abandonne sa carrière, sa mère, sa douce fiancée, Mary Garland, pour s'en aller à Rome étudier la sculpture. Là-bas, son génie se révèle, et il produit quelques œuvres de valeur, devient un artiste renommé. Mais bientôt sa verve s'épuise par suite d'un amour malheureux. Follement épris en effet de la belle Christine Light, il a été éconduit par les parents de cette dernière qui veulent qu'elle épouse un prince italien. Rowland Mallet, un ami du héros, veut le guérir de cette passion sans espoir, et dans cette intention il fait venir d'Amérique Mary Garland, la fiancée de Roderick, certain que son dévouement triomphera de tout. Mais l'arrivée de la jeune fille est loin d'avoir le résultat qu'il escomptait. Christine est trop supérieure à sa rivale pour que celle-ci puisse lui disputer le cœur de Roderick. Il est toujours plus épris d'elle, mais comme Christine,

après avoir en vain essayé de rompre avec son prince, est obligée de l'épouser, le jeune homme se laisse persuader par sa mère, qui est venue le rejoindre elle aussi, d'entreprendre un voyage pour l'oublier. Mais, en Suisse, la fatalité place à nouveau sur son chemin la belle Christine, désormais mariée. Heureusement, les complications qui allaient naître de cette rencontre sont évitées : Roderick meurt en tombant accidentellement dans un précipice.

Commentaire

Si l'on compare *"Roderick Hudson"* aux autres romans de James, on voit aussitôt combien sa psychologie y est superficielle : le processus de la déchéance de Roderick est trop rapide ; les personnages, depuis Rowland jusqu'à la dangereuse Christine, nous semblent manquer de relief. Toutefois, malgré tous ses défauts, ce premier roman d'Henry James fut significatif : il laissait entrevoir dans une certaine mesure ce qu'allait être l'œuvre du grand romancier.

"A passionate pilgrim and other tales"

(1875)

"Un pèlerin passionné"

Recueil de nouvelles

"Transatlantic sketches"

(1875)

"Croquis transatlantiques"

Notes de voyages

Commentaire

Elles marquent la profonde influence de la culture européenne sur Henry James.

En 1875, après plusieurs voyages et de nombreuses tergiversations, Henry James décida de s'installer en Europe. À Paris (1875-1876), il se lia avec Flaubert, Daudet, Maupassant, Zola et Tourgueniev dont l'œuvre le séduisit et qui lui apprit l'importance prépondérante du personnage par rapport à l'intrigue. Sa correspondance donne des renseignements précieux sur la vie littéraire en France.

"The ghostly rental"

(1876)

"La redevance du fantôme"

Nouvelle de 75 pages

Le narrateur est un jeune étudiant en théologie qui a remarqué une maison abandonnée où se rend un étrange vieillard dont il apprend l'histoire : ce capitaine Diamond avait maudit sa fille qu'il avait trouvée avec un homme et l'avait fait mourir ; il dut quitter sa maison pour la laisser au fantôme mais il y vint régulièrement, pendant vingt ans, lui payer une redevance, acte qui lui permet de continuer à vivre. Le narrateur se risque dans la maison, et a d'emblée la certitude qu'elle est hantée, qu'elle porte la *«marque du surnaturel»*, auquel il est sensible mais en se méfiant de celui auquel adhère la

croyance populaire. Il affronte le fantôme au moment où le vieil homme est mourant et découvre que c'est en fait sa fille qui est vivante et à laquelle apparaît le vrai fantôme de son père mort.

Commentaire

Un découpage est effectué en sept parties de longueur variable.

Le niveau de la langue est noble et classique. Le texte est riche en figures de style et en effets littéraires. L'opposition des personnages est marquée : le père est «*la caricature de la brutalité militaire*» et subit sa punition ; la fille est une «*comédienne audacieuse*» qui assouvit sa vengeance ; le narrateur, observateur curieux et intrépide, est un jeune étudiant en théologie, ce qui n'est pas indifférent puisque c'est professionnellement, en quelque sorte, qu'il va s'intéresser à cette histoire de fantômes. Dans ce nœud de vipères familial, la relation entre le père et la fille en est une d'amour-haine : il aime sa fille et est jaloux de l'homme qu'elle a choisi ; la fille, inconsciemment attachée à son père, le punit et en même temps le fait vivre ; quand elle regrette de n'avoir pas assisté à son agonie et de l'avoir dupé pendant vingt ans, le spectre surgit devant elle.

Henry James traite donc le thème du fantôme d'une façon originale, en opposant deux sortes de fantômes. Le premier est, dans un cadre traditionnel, le spectre traditionnel tel que l'auteur n'en montrera jamais plus ; en fait, c'est un faux fantôme auquel le père croit facilement à cause de son sentiment de culpabilité. Le second fantôme, que l'auteur a su très habilement faire surgir à la fin, est un vrai fantôme, suscité lui aussi par le sentiment de culpabilité (le remords de la fille d'avoir dupé son père pendant vingt ans et de ne pas l'avoir veillé à son agonie), mais qui correspond bien à la conception classique : en effet, un fantôme est un fantasme ; et d'ailleurs, elle l'aperçoit alors que «*le narrateur est par malchance dans la pièce voisine*».

L'oeuvre insiste sur la souillure, l'histoire trouve sa clé dans le refoulement, les fantômes n'apparaissent qu'à travers l'écran de sensibilités meurtries, le surnaturel est refusé. Elle relève donc du fantastique expliqué, celui où un phénomène apparemment surnaturel se révèle naturel. Henry James disqualifie le fantastique traditionnel mais montre la réalité de l'hallucination, la complexité des phénomènes psychologiques, pressent l'existence de l'inconscient que montrera Freud.

La nouvelle fait réfléchir au danger de l'exploration des mystères, au dépassement de la théologie par l'expérience vécue,

“The American”

(1877)

“L'Américain à Paris”

Roman

L'Américain Christopher Newman, un bel homme de quarante ans, après avoir fait fortune dans la vente des appareils sanitaires, éprouve tout à coup un immense dégoût pour l'argent, négligeant une affaire qui lui ferait gagner un demi-million. Il s'embarque pour l'Europe afin de se cultiver et de se marier. En bon Américain, il cherche une femme dans l'aristocratie. Le voilà donc qui essaie de pénétrer dans la haute société parisienne, ce à quoi il réussit grâce à l'aide d'un compatriote. Très vite, il rencontre une jeune veuve, la marquise de Cintré, dont il s'éprend. L'attraction est réciproque et le voici fiancé. Mais le monde de la fiancée n'a vraiment rien de commun avec celui de l'Américain : c'est un monde fermé, traditionaliste et rempli de préjugés. La famille de la jeune fille mène une guerre sourde contre lui et fait tant et si bien qu'elle l'amène en fin de compte à renoncer au mariage. À la suite d'une série d'événements, il entre en possession d'un curieux document contenant un secret important, secret qui, divulgué, couvrirait de honte la mère et le frère de son ancienne fiancée. L'Américain est tenté de s'en servir, mais sa loyauté native l'emporte et il y renonce. Claire, se résignant à perdre non seulement son fiancé mais sa liberté et pour ainsi dire sa vie, se fait carmélite.

Commentaire

C'est la plus caractéristique des œuvres si représentatives de James où celui-ci se plut à peindre des Américains en contact avec l'ancien continent.

Le livre, qui s'achève sur une page tragique, est cependant plein d'humour, surtout dans les chapitres où il montre l'Américain essayant de pénétrer dans l'aristocratie française. En contraste avec ces gens orgueilleux et protocolaires, la bonhomie de Newman est fort divertissante et c'est avec une générosité toute plébéienne qu'il renonce à sa vengeance, se contentant de la victoire morale qu'il remporte sur ses ennemis.

“The Europeans”

(1878)

“Les Européens”

(1878)

Roman

Félix Young et sa sœur, la baronne Münster, sont des Américains qui reviennent à Boston pour y chercher fortune. Félix se marie, mais la baronne, déçue par son prétendant, regagne l'Europe, préférable à «*un pays de civilisation arriérée et de basse moralité*».

“French poets and novelists”

(1878)

Essai de critique littéraire

Préférant Londres, Henry James y mena une vie mondaine assez discrète, partageant son temps entre la fréquentation des salons et l'élaboration du meilleur de son oeuvre. Il composa une série d'études sur la femme américaine dans un milieu européen :

“Daisy Miller”

(1878)

Nouvelle

Daisy Miller, une jeune, riche et belle Américaine, indépendante, coquette mais sincère, constamment entourée d'une cour d'adorateurs, supplée à un manque de raffinement par la désinvolture. Mais la liberté de son comportement, ses manières excentriques choquent l'aristocratie romaine, qui la met quelque peu à l'index et lui ferme ses portes. Elle a un chevalier servant, l'aristocrate Giovanelli, mondain accompli et chasseur de dot, soucieux de redorer son blason. Elle le reçoit dans sa chambre d'hôtel et se montre partout avec lui dans les rues de Rome. Toutes les apparences sont donc contre elle, et Winterbourne, son meilleur ami, ne croit plus en son innocence. Un soir où elle est allée avec Giovanelli admirer le clair de lune sur le Colisée, elle contracte une grave maladie (la malaria) qui l'emporte quelques jours plus tard. Devant sa tombe, Winterbourne apprend la vérité de la bouche de Giovanelli : Daisy Miller est morte pure et innocente ; elle portait seulement en elle le désir de connaître le monde et de vivre libre et heureuse.

Commentaire

Henry James prit pour modèle Minny Temple, sa cousine. Le contraste entre Américains et Européens, qu'on appelle aussi le « thème international » dans l'œuvre de Henry James, est ici teinté d'ambiguïté, faisant apparaître des revers inquiétants : l'initiation au « *vieux continent* » peut aboutir à la mort. Daisy Miller est l'une des figures féminines les mieux venues de toute l'œuvre de James. Avec elle, un nouveau personnage est entré dans la littérature, la jeune fille américaine, l'héritière de tous les âges, dont l'étonnante carrière trouvera sa consécration dans l'œuvre de Scott Fitzgerald. Cette oeuvre brève apporta à Henry James la notoriété.

“Un épisode international”
(1879)

Nouvelle

Lord Lambeth, en voyage d'affaires aux États-Unis, s'éprend de la belle-sœur d'un financier américain, miss Alden. Quand elle lui rend visite à Londres, la mère et la sœur de lord Lambeth l'évincent.

“The Pension Beaurepas”
(1879)

‘La Pension Beaurepas’

Nouvelle

La Pension Beaurepas réunit à Genève les familles américaines Church et Ruck. Mme Church préfère l'Europe aux États-Unis, où sa fille aimerait revenir. M. Ruck voudrait partir, mais sa femme et sa fille aspirent au luxe européen, alors que sa faillite approche.

“Hawthorne”
(1879)

Essai de critique littéraire

Nathanaël Hawthorne eut sur James une première influence décisive.

‘A bundle of letters’
(1879)

Nouvelle

“Confidence”
(1879)

Roman

“Washington square”
(1880)
“L’héritière”

Roman de 160 pages

Le docteur américain Sloper, médecin célèbre et riche qui habite une maison de Washington Square à New York, est resté veuf alors qu'il est encore entre deux âges ; il vit avec sa fille, Catherine, qui, fort insignifiante, est peu à même de le consoler de la mort de sa femme, et son fils. Dans un esprit de charité qui ne lui est pas coutumier, il fait venir près de lui une de ses sœurs, veuve assez peu intelligente, dont la compagnie ne saurait contribuer à accroître les facultés intellectuelles de sa fille. Celle-ci, ayant atteint l'âge de vingt ans et étant peu consciente des convoitises cyniques qu'elle suscite, fait la connaissance d'un jeune homme, beau et ruiné, Morris Townsend, qui lui fait la cour et qu'elle aime de plus en plus follement. Le docteur, qui sait sa fille trop insignifiante pour inspirer une vraie passion, suspecte les intentions du jeune homme, se doutant bien qu'il recherche la grosse dot. C'est pourquoi il s'arrange pour que le prétendant n'ignore pas que Catherine en se mariant n'aura que la maigre fortune héritée de sa mère. Cette certitude refroidit quelque peu l'amour de Morris. Le docteur emmène alors sa fille en Europe non tellement pour qu'elle oublie cet amour, mais pour que le jeune homme pendant ce temps la délaisse. Mais, plus Morris tente de se détacher d'elle, plus la jeune fille, follement amoureuse, tente de se lier à lui. Seule une lettre d'adieu sans ambiguïté du jeune homme met un point final à cette intrigue. Cependant les années passent. Le docteur Sloper meurt, et Catherine, devenue une vieille coquette, vit encore avec sa tante à Washington Square quand, devenu chauve et obèse, le bel amoureux d'autrefois revient à l'assaut. La tante trouve cela très romantique, mais Catherine, à qui les longues années d'amertume ont donné un esprit qu'on n'attendait pas d'elle, met à la porte poliment son ancien soupirant.

Commentaire

Dans ce court roman, conduit d'une manière brillante, agile, ironique, James soulignait encore, non sans intentions satiriques, un certain provincialisme américain. Mais il renonçait à l'affrontement Europe-Amérique et reprenait plutôt le thème esquissé dans “*Daisy Miller*”, présentait des situations vénéneuses, le poison du chantage affectif. C'est un bel exemple de la savante géométrie qui préside souvent à la construction de ses oeuvres : ce ne sont que plans parallèles grâce auxquels les êtres évitent de se rencontrer, les uns avançant lorsque les autres reculent.

Le roman a été placé par Alain Finkielkraut dans “*Un cœur intelligent*” parmi ceux qui lui ont donné accès à la complexité du monde (avec “*La plaisanterie*” de Kundera, “*Tout passe*” de Vassili Grossman, “*Histoire d'un Allemand*” de Sebastian Haffner, “*Le premier homme*” de Camus, “*La tache*” de Philip Roth, “*Lord Jim*” de Conrad et “*Le festin de Babette*” de Karen Blixen).

“Portrait of a lady”
(1881)
“Un portrait de femme”

Roman de 690 pages

En 1872, Isabel Archer est une jeune et belle Américaine d'Albany naïve mais assoiffée de découvertes et de voyages. Or, à la suite de la mort de ses parents, elle devient riche et peut vivre comme elle l'entend. Pour fuir un prétendant, elle se réfugie chez ses cousins anglais, les Touchett. Elle y poursuit sa quête d'indépendance et découvre l'Europe et la vie avec une fougue et une liberté de ton où se mêlent ingénuité, orgueil et fragilité et qui choquent son entourage. Mais elle séduit son cousin, Ralph, qui, exclu et condamné par la phtisie, l'aime en secret, ce qu'elle ne voit pas. Elle refuse successivement les propositions de mariage pourtant financièrement fort avantageuses de lord

Warbuton et de Caspar Goodwood, un richissime admirateur qui a traversé l'Atlantique pour déposer son amour et sa fortune à ses pieds. Elle part à Florence où, sa richesse faisant d'elle une proie de choix pour les coureurs de dot, une prétendue amie, l'intrigante Madame Merle, la jette dans les bras de son amant, Gilbert Osmond, un sombre peintre anglais installé en Italie, qui est oisif et décadent, corrompu et cynique, et dont le savant et froid calcul est de s'élever à tout prix dans le monde sous de faux airs de gentleman à principes, d'assurer l'avenir de sa fille. Il la séduit et elle l'épouse. Mais, quelques années plus tard, dans l'austère demeure des Osmond, où il règne en maître sombre, cruel, tyrannique et ambitieux, elle découvre qu'elle a été manipulée. Elle l'affronte et retourne auprès de Ralph, qui lui avoue son amour sur son lit de mort. Elle constate alors qu'elle n'a pas su saisir la chance qu'il lui avait offerte dans un geste de renoncement et de générosité absolus. Lors d'une scène bouleversante, allongée auprès de lui sur le lit quasi mortuaire, elle dépose les armes de son orgueil et lui livre entre deux sanglots tous ses regrets. Elle réalise enfin que c'est cet homme qu'elle presse contre son cœur qu'elle aurait dû aimer, cet homme phthisique, impuissant à vivre le bonheur mais qui avait tant à lui donner. Puis, trouvant refuge dans un amer respect des conventions et des apparences, elle revient s'enfermer dans sa prison dorée auprès d'un époux qui étouffera peut-être définitivement ce qui lui reste de liberté et de dignité.

Commentaire

Henry James avait trente-sept ans quand il commença, à Florence, en 1880, ce roman qui devint l'un de ses plus achevés, l'un de ses plus incontestables chefs-d'œuvre. Cette intrigue aurait pu produire un roman balzacien et c'est en effet l'une des œuvres les plus limpides de l'écrivain ; le style est sobre et la narration, simple et claire, est bien menée et très logique. Ici, contrairement à ce qui est habituel chez lui, point de demi-mots, de clair-obscur ou de non-dits. L'héroïne (pour laquelle il prit pour modèle Minny Temple, sa cousine), tout aussi intelligente et libre (comme une Américaine) que sensible (et masochiste), manifeste un élan vers la liberté, est libre de faire ce qu'elle veut, mais voit sa volonté même être déterminée, idée fondamentale de la psychologie selon James. Elle est déchirée par le poids des conventions sociales et patriarcales de l'époque victorienne. Les règles essentielles de la liberté sont redéfinies, les rôles sexuels et sociaux sont remis en cause. L'Europe est fustigée. Avec Ralph, on constate que, chez James, ce sont les exclus, les malades, ceux qui ont su renoncer, qui sont faibles en apparence seulement, qui triomphent.

Ce fut son premier grand roman. Il y appliqua sa technique du point de vue. Nous pénétrons entièrement dans l'univers tortueux d'Isabel Archer qui est construit par touches. À la fin, son sort reste incertain : c'est au lecteur à conclure. Cette participation sans cesse sollicitée est l'un des éléments essentiels d'un suspens admirablement ménagé qui le maintient toujours haletant, hésitant entre plusieurs interprétations.

En 1996, le roman a été adapté au cinéma par Jane Campion, avec Nicole Kidman et John Malkovich.

'The siege of London'

(1884)

"Le siège de Londres"

Nouvelle

Mrs Headway est une Californienne *«très jolie, cordiale et intelligente, et qui offrait vraiment la meilleure compagnie dans ces régions. C'était un authentique produit de l'Ouest, une fleur des versants du Pacifique ; ignorante, hardie, grossière mais pleine de cran et d'esprit naturel, d'un certain bon goût fortuit, intermittent.»* Elle a été mariée une demi-douzaine de fois et a fait fortune grâce à ses nombreux divorces. Elle part à la chasse au mari dans les hautes sociétés européennes. Littlemore, un Américain cosmopolite, au fait de ses frasques, la reconnaît à Paris lors d'une matinée à la Comédie-Française. Mais il reste discret lorsqu'un peu plus tard il la retrouve à Londres prête à

épouser un jeune lord qui lui permettrait de s'introduire dans la « society ». Cependant, il se trouve pris à partie par la mère du jeune homme, qui soupçonne le passé peu fréquentable de la potentielle fiancée.

Commentaire

La nouvelle se tient sur le fil entre le pathétique de la bonne société et de ses usages, et l'arrivisme, l'ambition d'une Américaine peu recommandable, prête à tout, vulgaire mais courageuse en butte aux us et coutumes d'une aristocratie cupide, railleuse et méprisante. Le côté vaudevillesque et comique de la situation désuète et savoureuse accentue l'incongruité du personnage de l'Américaine.

"Lady Barberina" (1884)

Nouvelle

La jeune aristocrate et très britannique lady Barberina Clement épouse Jackson Lemon, un riche médecin américain, et découvre les aléas de la vie à New York où elle s'ennuie à mourir. En revanche, sa petite sœur est enchantée par ce « *paradis des femmes et des machines* » et s'enfuit vers l'Ouest en compagnie d'une sorte de cow-boy, au grand dam de sa noble famille.

Commentaire

La situation était inversée par rapport au "*Siège de Londres*". Là encore, Henry James excella à peindre les minauderies de la société américaine et la férocité de l'aristocratie anglaise qui éduque les jeunes filles comme on dresse les purs-sangs, pour les vendre.

'A little tour in France' (1884)

Récit de voyage

"The author of Beltraffio" (1884) "L'auteur de Beltraffio"

Nouvelle

Le narrateur, un Américain, quelque peu naïf, admirateur du romancier anglais Mark Ambient et en particulier de son dernier roman, "Beltraffio", lui rend visite dans sa demeure du Surrey, rencontre sa belle mais glaciale épouse, Dolcino, son fils de sept ans maladif, et son étrange sœur, Gwendolyn. Il apprend que l'épouse déteste les romans de son mari, les trouvant pervers et païens. L'état de Dolcino s'aggrave. Afin de le "protéger" de ce qu'elle considère comme la maléfique influence de son père, elle supprime sa médication et il meurt. Cette conduite est révélée au narrateur par Gwendolyn. La mère, en proie au remords du rôle qu'elle a tenu dans la fin de Dolcino, meurt elle-même après quelques mois. Dans une note sombrement ironique, pour conclure l'histoire, le narrateur indique qu'Ambient later lui apprit plus tard que sa femme s'était en partie réconciliée avec ses romans et avait même lu "Beltraffio" dans les semaines qui avaient précédé sa mort.

Commentaire

Henry James a transposé dans la nouvelle les graves dissentiments qui déchirèrent Stevenson et sa femme, Fanny, à Hyères, en 1883. L'accent est mis sur cette macabre relation d'un conflit familial aigu qui conduit à des fins tragiques conclusion plus que sur les problèmes de l'écrivain. La nouvelle fut d'abord publiée dans "The English illustrated magazine" en 1884.

"The Bostonians"

(1885)

"Les Bostoniennes"

Roman

Basil Ransom, un jeune et intelligent avocat du Mississippi, ruiné par la guerre, est venu s'établir à New York pour y exercer sa profession. Se trouvant à Boston pour affaires, il a l'idée de rendre visite à une cousine éloignée, Olive Chancellor, féministe enragée dont il a beaucoup entendu parler par sa sœur, Mrs. Luna, qui vit à New York. Bien qu'ennemie jurée de tout le sexe fort, Olive invite le jeune homme à déjeuner. Dans le feu de la conversation, tout en cherchant à le convertir à ses idées, elle mentionne une réunion de suffragettes qui doit avoir lieu ce jour-là, et propose au jeune avocat de l'y accompagner. Basil trouve la chose amusante et, pensant s'y instruire sur les gens de Boston, accepte l'offre. Mais la grande suffragette qui devait faire le discours ne vient pas et se trouve remplacée au pied levé par une fille aux cheveux rouges à laquelle son père, un peu sorcier, prétend avoir infusé un fluide magnétique capable de la rendre aussi éloquente qu'un orateur consommé. De fait, la jeune fille se surpasse, conquiert son auditoire et en particulier la fanatique Olive qui l'invite à venir chez elle. Basil, que cette curieuse personne intéresse, s'arrange pour venir voir sa cousine en même temps que la jeune fille dont le nom est Véréna Tarrant. Elle ne perd rien à être vue de près, et les sentiments de Ransom à son égard deviendraient très vite assez tendres si son travail ne l'obligeait à regagner New York. De son côté, Olive, de plus en plus enthousiasmée par Véréna en qui elle voit une prophétesse du suffrage féminin, persuade les parents de celle-ci de la laisser vivre avec elle, et, afin de la soustraire aux assiduités d'un jeune et riche étudiant de Harvard, elle l'emmène en Europe. Entre-temps, Basil, qui est mis au courant de tous ces événements par Mrs. Luna, est pris d'un vif désir de revoir la jeune fille avant qu'elle ne parte. Une occasion de retourner à Boston se présente ; il en profite et s'aperçoit, en revoyant Véréna, qu'il est vraiment amoureux d'elle. Alors commence la guerre entre Olive et Basil qui se disputent la jeune fille, Olive prétendant que sa mission est de libérer les femmes et Basil prétendant que l'unique mission de la femme est de se marier et d'avoir des enfants. La victoire reste à Basil qui enlève Véréna juste au moment où elle allait prononcer un nouveau discours.

Commentaire

Ce long roman, souvent dit naturaliste, oppose non plus l'Europe et les États-Unis mais le sud et le nord du pays, décrit la société bostonienne plus qu'il ne pénètre dans les plis et replis des âmes et des impressions comme le faisait "*Portrait of a lady*", présente un type nouveau de lien, celui qui unit Verena à Olive, fait un compte rendu lucide et ironique du féminisme et de l'anarchisme, a le caractère d'une polémique contre le vote des femmes dont l'auteur retrace, d'une plume alerte et légèrement ironique, les multiples vicissitudes. Et le thème du pouvoir (constant chez James) court au long du livre.

“The princess Casamassima”

(1886)

“La princesse Casamassima”

Roman

Hyacinth Robinson est un laborieux relieur qui est d’abord l’adepte d’un inélegant mal considéré radicalisme. C’est qu’il est le fils de Florentine Viver et de Lord Frederick. Or sa mère a tué son mari et fut condamnée à la prison à perpétuité. À cause de cette infamie, Hyacinth ne put bénéficier du titre de son père. Il fut adopté par une généreuse couturière, Amanda Pynsent. Dans ce milieu, il reçut une éducation nourrie de convictions révolutionnaires, qui le conduisit à défendre les déshérités, à faire le vœu, avec ses camarades anarchistes, de tuer quelque aristocrate qu’ils lui désigneraient. Alors qu’il laisse cet engagement couvrir dans son cœur, il est, par un enchaînement de circonstances, présenté à la belle princesse Casamassima, une Américaine qui doit son titre à son mariage à un prince italien dont elle est maintenant éloignée. Elle introduit Hyacinth dans la haute société, et il apprécie le charme de ces nouvelles connaissances. Ses proches de la classe inférieure lui avaient fait un sombre tableau des aristocrates, mais il les soupçonne d’avoir été animés par l’envie. Il ne peut donc plus tenir la promesse qu’il avait faite à ses amis radicaux. Il résout le conflit en rejetant avec mépris sa vraie mère, en admirant et honorant son père et en aimant sa mère adoptive.

Commentaire

Avec une excitation étonnante et une grande franchise, Henry James avait choisi de s’intéresser à la turbulence politique de son époque, de décrire le monde clandestin londonien des conspirations terroristes. Mais ses exégètes ont longtemps jugé négligeable ce roman.

“The reverberator”

(1888)

Roman

George Flack est le correspondant à Paris d’un minable journal à scandales américain appelé “The reverberator”. Francie Dosson, une jeune Américaine, jolie mais pas toujours délicate, lui confie quelques commérages au sujet des Probert, la famille francisée (mais à l’origine américaine) de son fiancé, Gaston Probert, qui a connu pour elle un coup de foudre. Inévitablement, ces racontars se retrouvent dans le journal, au grand dam de ces collets montés de Probert qui sont liés aux comtesses de Cliché, de Brécourt, de Douves, qui appartiennent à « *un vieux cercle légitimiste claquemuré* ». Francie n’essaie pas de cacher qu’elle a révélé à Flack ces détails juteux. Gaston est d’abord désarçonné par les indiscretions de sa fiancée. Mais, avec le quelque peu surprenant soutien de sa sœur, Suzanne, il décide d’épouser Francie, en affrontant les membres outragés de sa famille.

Commentaire

C’est une peinture féroce de la méchanceté d’un clan et la satire d’un certain journalisme de pacotille. Cette double rage est trop virulente pour n’avoir pas, chez l’auteur, des racines profondes. Ce court roman fut d’abord publié en feuilleton dans le “Macmillan’s magazine” en 1888 et le fut en volume la même année.

“The Aspern papers”
(1888)
“Les papiers d'Aspern”

Nouvelle

À Venise, à la fin du XIXe siècle, le narrateur, un critique littéraire américain, passionné par l'œuvre de Jeffrey Aspern, grand poète romantique américain du début du XIXe siècle, prêt à tout pour mettre la main sur de ses papiers personnels inédits, se rend à Venise pour se procurer les lettres qu'il a écrites soixante ans plus tôt à sa muse et maîtresse, miss Bordereau, qu'il appelait Juliana. Sous un faux nom, il loue un appartement dans le palais où elle vit, recluse, avec sa nièce, miss Tina. Mais la vieille dame résiste obstinément à ses manœuvres : l'argent, la galanterie, tout échoue. Lorsque, après une tentative d'effraction de son bureau par l'homme de lettres, elle meurt enfin, c'est à Tita que reviennent les papiers tant désirés. Mais elle est devenue amoureuse de lui, et lui dit qu'elle ne saurait lui remettre les lettres s'il ne l'épouse pas. Effrayé, il s'éloigne. Il revient pour apprendre de la bouche de miss Tina que les lettres ont été détruites : mais la souffrance l'a ennoblie, et elle le congédie avec tact et retenue.

Commentaire

Henry James se serait inspiré de l'histoire de la maîtresse de Byron, alors encore vivante et détentrice de plusieurs lettres de Byron et de Shelley.

Il quitta le terrain des subtilités psychologiques et du grand monde cosmopolite pour cet interlude naturaliste où l'on peut percevoir l'influence de Zola et des Goncourt. La splendeur d'un été sur la lagune, le pittoresque d'un palais en ruine où refléurit un jardin oublié, la passion qu'on peut vouer à l'œuvre d'un poète, la renaissance trop tardive d'une vieille petite fille devenue toute-puissante, sa vengeance, telles sont les séductions visibles de cette nouvelle. Sous la brillante surface, le climat feutré, la stratégie, la composition, les bonnes manières, les dialogues contenus, l'obstination, se dessine aussi une métaphore de l'œuvre évanescence ou disparue, une réflexion ambiguë sur l'écriture, se cache un piège où chaque lecteur découvre son propre reflet. James nous suggère que le secret du génie littéraire, s'il existe, est subtilement évident dans l'œuvre même, qu'il convient de savoir lire, et sans théoriser ce savoir. Le mal et la malédiction, les terreurs de l'enfance, l'angoisse, la notion de «secret terrible» se mêlent sans que des digressions viennent les démêler. C'est un beau cas de monomanie. Ce livre, dont l'intérêt littéraire et l'intérêt psychologique sont grands, fut souvent présenté comme un ancêtre du roman à suspense.

En 1959, Michael Redgrave en a fait une pièce de théâtre, adaptée ensuite par Marguerite Duras et Robert Antelme. L'œuvre a alors connu une belle carrière au théâtre, ce qui ne manque pas d'ironie si l'on songe que le plus grand échec de la carrière de James fut son échec en tant qu'auteur dramatique.

“A London life”
(1888)

Nouvelle

“Partial portraits”
(1888)

Essai de critique littéraire

En 1888, alors qu'il avait quarante-cinq ans et avait déjà écrit dix romans et une cinquantaine de nouvelles, James confia à Robert Louis Stevenson : «*Je veux laisser une multitude de tableaux représentant mon époque, qui projettent mon petit cadre circulaire sur le plus d'endroits différents qu'il sera possible*». Il se donnait pour but à la fois la qualité et la quantité, de façon à ce que les nouvelles «*constituent un total possédant une certaine valeur d'observation et de témoignage*». Programme ambitieux, mais il savait tenir ses promesses.

“The tragic muse”

(1890)

“La muse tragique”

Roman

“The pupil”

(1891)

“L'élève”

Nouvelle

Pemberton, un jeune Américain diplômé de l'université et qui se trouve en Europe, est engagé par une Mrs Moreen pour être le précepteur de son fils, Morgan, qui est très doué, précoce, intelligent et perspicace, mais tuberculeux. Pemberton est trop poli pour relever la subtile imprécision avec laquelle elle lui parle de son salaire, et la famille lui semble prospère : ne voyagent-ils pas de Paris à Venise et Nice, et ne sont-ils pas au fait des vêtements, des mets et des gens à la mode? Ce n'est que plus tard qu'il découvre qu'ils passent d'endroit en endroit parce qu'ils ne paient pas leurs loyers ; que seuls les membres de la famille qu'il faut montrer (les filles à marier, par exemple) portent de chic tenues, pendant que son jeune élève est affublé de fringues usées bien longtemps après qu'elles aient été trop petites pour lui ; qu'ils se nourrissent principalement de macaroni ; que les gens vraiment riches avec lesquels ils sont censés passer leur temps prennent grand soin de les éviter le plus possible parce que ce sont des parasites ; surtout, que lui-même n'est pas payé et que la famille, condamnée à l'errance après sa ruine, le traîne dans ses bagages. Morgan a déjà vu auparavant ses parents exploiter sa nourrice bien-aimée, Zénobie, qui est partie en larmes et sans un sou après deux années où elle n'avait presque pas été payée. Il s'était douté que le nouveau tuteur serait le prochain agneau sacrifié. Il souffre d'un tourment que Pemberton, quelle que soit son empathie, ne peut partager : il est honteux de sa famille d'aristocrates ruinés, véreux et superficiels, de son père oisif, «homme du monde» le plus souvent absent ; de sa mère complice ; de son frère, Ulick, qui suit les traces de son père ; de ses deux soeurs qui sont exhibées chaque fois que se présente un homme en moyens (qui pourrait les prendre en charge). Il essaie donc d'éclairer son précepteur tandis que celui-ci lui enseigne les matières scolaires. Il lui fait découvrir les aspects les plus sombres de la conduite de la famille qui ne sont qu'une «bande d'aventuriers», d'«abjects snobs», et des «maîtres-chanteurs». Aussi Pemberton cesse-t-il, peu à peu, de les voir comme des «gens charmants [...] très aimables», mais ne peut en venir à les condamner : il croit qu'ils font ce qu'ils peuvent pour s'en sortir et qu'ils n'ont pas l'intention de causer quelque dommage aux autres. Il s'emploie à apprendre à Morgan comment désapprouver leur manière de vivre sans les juger trop sévèrement. Les propos qu'ils échangent les lient spirituellement à un point tel qu'ils rivalisent de sacrifices l'un pour l'autre. Morgan encourage même son précepteur à trouver un travail payant, mais sa sympathie, sa sincérité, son sens de l'humour, et les promesses qu'il fait miroiter en tant qu'élève le convainquent de rester et de tirer tout de même profit de cette situation désagréable.

Il passe de l'âge de onze ans à celui de quinze, et leurs relations ne sont plus les simples rapports de maître à élève, deviennent une intime amitié, pendant que le reste de la famille s'éloigne d'eux deux. Au lieu de participer aux activités familiales, ils errent dans les rues comme s'ils étaient sans foyer, M.

et Mme Moreen laissant peu à peu au précepteur leur responsabilité parentale. Finalement, Morgan convainc son très cher compagnon de partir, afin de le voir revenir de nouveau, prêt, si nécessaire, à se vouer à une servitude contractuelle. Mais Mme Moreen lui lance un appel pour qu'il vienne auprès du lit de son fils malade.

À son arrivée dans le dernier domicile parisien de la famille, Pemberton comprend aussitôt que ce n'est qu'une ruse, un piège pour le retenir, pour lui mettre la pleine charge de Morgan sur les épaules qui apparaît faible mais non aux portes de la mort. La dévotion que le garçon lui porte est si grande qu'il est finalement amené, avec l'approbation des Moreen, à emporter le garçon avec lui. Celui-ci est si heureux et si révolté par la soudaine volonté de ses parents de l'abandonner qu'il subit une attaque cardiaque et meurt sur le champ, sous les yeux des Moreen et de Pemberton, horrifié.

Commentaire

L'élève a été torturé intellectuellement par son père avec une perversité dont le lecteur ne sait si elle est ou non inconsciente. À lui aussi de décider quelles leçons Pemberton garde de la mort du jeune garçon. Il a choisi un mauvais emploi et le regrette, tout en prenant une bonne leçon de vie, devenant, bien malgré lui, un élève lui aussi. Les cinq années qu'il passe avec les Moreen lui font suivre un cours complet sur la nature humaine et la survie, domaines auxquels son éducation conventionnelle à Yale et à Oxford l'avaient mal préparé. Parmi ses premières leçons, il assimile ce simple truisme : les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent. Il apprend aussi que faire confiance à son intuition est important et qu'il aurait dû tout de suite renoncer à cette offre d'emploi. La tolérance et la compréhension sont les leçons positives qu'il apprend en vivant avec les Moreen. Il constate que le bien et le mal ne sont pas toujours tranchés, que des zones grises existent parfois entre eux. Il a donc gagné de la maturité : on peut remarquer un changement dans son attitude et dans sa conduite à mesure que l'histoire progresse ; il apprend à se faire ses propres opinions, à exprimer sa pensée, et à accepter les conséquences de ses actions.

Morgan est l'enfant sans âge et brillant, qui voit tout, conscience extralucide d'un monde absurde au bord de l'écroulement, mais qui ne peut rien transformer autour de lui. « *Morgan était cher à sa mère* », dit le narrateur, et, cependant, « *elle le négligeait* ». On peut se demander comment pouvait-elle l'aimer et ne pas tenir compte de ses besoins? En fait, l'aime-t-elle vraiment? Comme le dit l'adage : « Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour ». La conduite de M. et Mme Moreen qui, peu à peu, laissent leur responsabilité parentale à Pemberton jusqu'à ce que, à la fin, ils essaient de lui en mettre la pleine charge sur les épaules, est-elle spontanée ou a-t-elle été concertée? Le font-ils pour leur propre intérêt ou est-ce, de leur part, un ultime sacrifice fait pour le plus grand bien de Morgan?

“Sir Edmund Orme”

(1891)

“Sir Edmund Orme”

Nouvelle

“Owen Wingrave”

(1892)

Nouvelle

Le jeune Owen Wingrave, descendant d'une famille qui s'est illustrée dans le métier des armes, est, à la suite de la mort de ses parents, entretenu par sa tante. Il s'est vu inscrit dans une académie militaire dirigée par Spencer Coyle. Mais cette carrière ne lui convenant pas, il en fait part à son instructeur qui, désarçonné, décide de faire intervenir la tante et un camarade d'Owen, Lechmere. Tous se retrouvent finalement dans la belle demeure des Wingrave, Paramore, où résident l'aïeul, sir

Philip, et la belle et excentrique Kate, sorte de parente pauvre de la famille. Face à la pression qui pèse sur ses épaules et aux attaques sournoises contre sa lâcheté, Owen se voit contraint de commettre un acte de bravoure susceptible de faire taire définitivement les sarcasmes. Son attention, orientée par Kate, se tourne vers la pièce blanche, hantée depuis des lustres après la mort suspecte d'un ancêtre. Mais on ne joue pas impunément avec l'au-delà.

“The real thing”
(1892)

Nouvelle

“The private life”
(1892)
“La vie privée”

Nouvelle de 80 pages

Un petit groupe de la faune mondaine de Londres se retrouve en Suisse, à la montagne. Les conversations vont bon train, menées de main de maître par lord Mellifont, et généralement saturées d'esprit par l'écrivain Clare Wawdrey. Le narrateur vérifie les remarques que la belle actrice Blanche Arney lui a faites : certaines personnes, tel leur compagnon, lord Millifont, le personnage public par excellence, toujours en représentation, sont extrêmement brillantes dans leur conversation et insignifiantes dans leur vie intime et profonde, n'existent que par rapport aux autres ; par contre, d'autres ont deux personnalités comme l'écrivain Wawdrey, qui est plat et insipide quand il est en conversation avec elle au salon, et génial quand, dans sa chambre, il écrit ses œuvres de qualité. Bref, Wawdrey est un homme double alors que Mellifont en est à peine un entier !

Commentaire

Ce texte brillant est une irrésistible satire des apparences et de la vacuité des mondanités. L'ambiguïté jongle avec le propre et le figuré. On pourrait dire, métaphoriquement, que le mondain cesse d'exister quand on lui tourne le dos, tandis que le grand écrivain délègue un moi insignifiant pour dîner en ville, son moi profond ayant mieux à faire ailleurs.

“The lesson of the master and other tales”
(1892)

Recueil de nouvelles

“The middle years”
(1893)

Nouvelle

“The real thing and other tales”
(1893)

Recueil de nouvelles

“Terminations and other stories”
(1893)

Recueil de nouvelles

“Picture and text”
(1893)

Essai de critique d’art

“Essays in London and elsewhere”
(1893)

Essai de critique littéraire

Entre 1890 et 1895, Henry James tenta l’expérience du théâtre.

“Theatricals”
(1894)

Recueil de pièces de théâtre

“Theatricals : second series”
(1895)

Recueil de pièces de théâtre

La densité introspective de son écriture ne pouvant s’adapter aux rythmes de l’action théâtrale, Henry James ne connut pas de succès, alors que les brillantes saillies et la sublime vulgarité d’Oscar Wilde triomphaient sur les planches londoniennes. Sa dernière tentative fut :

“Guy Domville”
(1896)

Drame

Commentaire

La pièce fut sifflée, fut un four lamentable

Henry James ressentit ce retentissant échec comme «*un choc et une honte*». L’humiliation fut telle qu’il décida de fuir. Il se retira de la scène. Cinq ans durant, il se réfugia en Irlande, et l’ancien dîneur

en ville se voua à la solitude pour se consacrer à l'écriture d'un roman car cette période douloureuse fut très productive. Il allait écrire ses derniers chefs-d'oeuvre.

'The altar of the dead'

(1895)

Nouvelle

"Embarrassments"

(1896)

Recueil de nouvelles

"The other house"

(1896)

"L'autre maison"

Roman

L'assassinat d'un enfant vise à séparer deux amants.

L'expérience douloureuse du théâtre et la réflexion sur le langage scénique laissèrent des traces profondes dans les oeuvres narratives qui suivirent dont elles accentuèrent le caractère expérimental. Il avait cinquante-trois ans, une oeuvre derrière lui, et peut-être une devant. Il tenta une reconstruction personnelle à travers le roman et la nouvelle, dans un mélange de doute et de discipline, de socialité et d'introspection, d'auto-ironie et de lâcheté affective.

Il présenta comme des nouvelles deux pièces de théâtre qu'il n'avait pas fait monter :

"The way it came"

(1896)

"Les amis des amis"

Nouvelle de 69 pages

Un homme et une femme ont vu, l'un sa mère, l'autre son père, leur apparaître au moment où ils mouraient. Leur réseau commun d'amis se propose de les faire se rencontrer, mais toujours des éléments imprévus les empêchent d'y parvenir. Les années passant, l'humour cède la place à l'agacement, puis à l'inquiétude. Peut-être vaut-il mieux que les choses restent ainsi?

Mais la ténacité d'une femme, la narratrice, finit par porter ses fruits : fiancée à l'homme en question, sur le point de se marier, elle convie les deux spirites chez elle, avant de décommander son fiancé, à la suite d'une crise irraisonnée de jalousie. Or l'homme prétend avoir vu la femme qui est pourtant morte ce soir-là.

Commentaire

Cette nouvelle est un bel exemple de la savante géométrie qui préside souvent à la construction des oeuvres de James : ce ne sont que plans parallèles grâce auxquels les êtres évitent de se rencontrer.

Subtilement, sans aucun effet, sans jamais basculer dans la zone surnaturelle qui tuerait immédiatement l'énigme du texte, James nous montre encore une fois que les fantômes sont des fantômes, sont perçus par des êtres aux sensibilités meurtries, qui les confondent avec leurs angoisses.

Et la nouvelle est un magnifique récit sur l'amour et son mépris de toute barrière.

“The figure in the carpet”

(1896)

“L’image dans le tapis”

Nouvelle de 80 pages

Le narrateur, un jeune critique, s’enorgueillit de son astucieux compte rendu du dernier roman de Hugh Vereker, écrivain renommé. Mais, quelques jours après la parution de cet article, il rencontre l’écrivain qui trouve le papier anodin, conforme à la moyenne de ceux qu’on écrit d’habitude sur ses livres : «*Personne ne voit jamais rien !*» se plaint-il auprès du jeune homme. «*Toujours les mêmes balivernes !*» Il regrette qu’aucun critique n’ait percé le secret de son oeuvre, «*n’ait compris ce que je voulais dire*», «*la raison particulière pour laquelle j’ai écrit mes livres*», «*la chose que la critique a à trouver*», «*mon secret*», «*quelque chose qui appartient au plan d’ensemble primitif comme l’image compliquée d’un tapis persan*». Dès lors, le jeune critique relit tous les livres de Vereker, mais ne trouve rien. Au contraire, ces livres finissent par l’agacer. Il s’en ouvre à George Corvick, son ami et critique réputé du journal qui les emploie tous deux. Corvick en parle à sa fiancée, Gwendolyn, qui a écrit un premier roman, et tous deux se mettent en quête du secret sans succès jusqu’à ce que, voyageant seul en Inde, il télégraphie à Gwendolyn et au narrateur : «*Eureka !*» Il refuse, cependant, de divulguer le secret à Gwendolyn avant qu’ils ne soient mariés. Or il meurt dans un accident de cheval avant d’avoir révélé quoi que ce soit à son ami. Celui-ci est dès lors persuadé que Gwendolyn, dont il est tombé amoureux, a été mise dans la confidence, que «*l’image dans le tapis est décelable ou peut être décrite seulement par les maris et les épouses, par les amants suprêmement unis*». Elle épouse bientôt un autre critique de talent, Drayton Deane, et meurt à son tour sans avoir rien divulgué (comme le narrateur s’en assure) de la supposée révélation du secret de Vereker par son premier mari. Il aborde alors Deane pour découvrir le secret. Mais Deane est surpris et humilié par la nouvelle du grand «*secret*», et lui et le narrateur s’entendent sur le partage de la même vibrante curiosité.

Commentaire

Pas moins de cinq décès (dont celui de Hugh Vereker) surviennent dans cette nouvelle pourtant censée percer une énigme littéraire et qui s’apparente à un roman policier très «*british*» avec succession de cadavres et passage d’un témoin empoisonné. Henry James a construit son récit de façon telle qu’il suscite des conjectures infinies. Comme un pied de nez éternel à la critique. Le secret de l’écrivain, qui demeure caché est-il de nature littéraire ou de nature sexuelle?

Comme, lorsqu’il s’entretient avec le narrateur, l’écrivain déclare que le fait d’être marié pourrait aider Corvick dans son travail d’enquête, on peut croire que l’énigme de l’oeuvre serait à chercher du côté de la vie, et sans doute de l’amour qui exalte la vie, plutôt que du côté de son examen compulsif. Car, à vouloir confiner l’existence dans le bocal de la connaissance, on ne ferait que la perdre. La nouvelle souligne à quel point notre culture fait de la sexualité un territoire dont la connaissance est interdite, étant réservée à ceux qui sont mariés. James semble proposer le mariage comme un projet commun de découverte. Mais la collaboration entre Corvick et Gwendolyn dure peu, et il n’atteint la connaissance qu’en la quittant. Elle apprend finalement le secret de lui, mais sa décision de ne pas le partager avec Deane le rend métaphoriquement aussi impuissant que l’est le narrateur frustré. La critique du mariage aboutit à la suggestion, pour le remplacer, d’une union homosexuelle, subversive par sa similarité avec les fiançailles entre Corvick et Gwendolyn : le couple formé du narrateur et de Deane, tous deux ignorant un secret qui les titille et tous deux voulant le posséder. Des critiques ont

argué que cette histoire (comme les métaphores inutiles auxquelles Vereker recourt pour parler de son secret) est structurée par la logique du « placard » et que la connaissance que le narrateur cherche est ultimement celle d'une sexualité homosexuelle.

Pour d'autres, la nouvelle traite d'herméneutique, l'histoire met en question les conceptions traditionnelles et simplistes de l'interprétation, centrées sur l'auteur (auxquelles James semble adhérer) contre une conception, celle des structuralistes, qui veut que les textes ne peuvent finalement soutenir leur allusion à quelque « signifié » transcendant, universel. La nouvelle pose quelques questions cruciales : Qu'est-ce qui « compte » dans la lecture d'un texte? Qui a accès à la « vérité » du texte? Comment arrivons-nous (si nous y arrivons) à la certitude? Comment communiquer nos découvertes? Qu'est-ce qui rend une lecture « vraie »?

“The spoils of Poynton”

(1897)

“Les dépouilles de Poynton”

Roman de 170 pages

Une aristocrate anglaise emploie sa vie à faire de son château de Poynton un chef-d'œuvre. Elle le laisse à sa belle-fille quand son fils se marie, et celle-ci détruit l'œuvre par simple vulgarité.

Commentaire

Deux mondes inconciliables s'entrecroisent : celui des affinités secrètes fondées sur l'amour du beau, et celui de la niaiserie du confort. Henry James punit cruellement ceux qui prétendent vivre à la fois par la chair et par l'esprit. C'est une de ses oeuvres où il a pressenti et préfiguré les découvertes de la psychanalyse.

“What Maisie knew”

(1897)

“Ce que savait Maisie”

Roman

Maisie est une petite fille qui observe ses parents qui ont divorcé. Quand ils se sont remariés et qu'ils se l'arrachent, elle voit croître autour d'elle les possibilités de tendresse. Mais elle est finalement éliminée par l'égoïsme des adultes, sur lesquels s'exercent passion sexuelle et amour de l'argent.

Commentaire

L'art de Henry James, parvenu à la maturité (il avait cinquante-quatre ans), consista ici à ne permettre au lecteur de ne connaître que « *ce que savait Maisie* », à unir des données contradictoires dans la conscience innocente et avisée de la petite fille, et à passer ces données sous une loupe qui gomme les traits essentiels pour qu'alertée notre attention vienne s'imprégner d'eux. La trompeuse abondance de présences est destinée à faire ressortir la solitude finale. De cette vaine multiplication, de ces va-et-vient contrastés, naît un sentiment de l'absurde qui tire son angoisse de l'inutile richesse de la vie, richesse qui enfante le gâchis.

Le roman est la plus claire illustration de la technique du « point de vue » d'Henry James.

“The two magics”
(1898)

Recueil de nouvelles

“In the cage”
(1898)
“Dans la cage”

Nouvelle

Une jeune postière se forme une idée de la haute société à la seule lecture des télégrammes qu'elle transmet et découvre une union illégitime, cachée à tous.

Commentaire

La nouvelle fut une autre illustration de la technique du «point de vue» d'Henry James.

“The turn of the screw”
(1898)
“Le tour d'écrou”

Roman de 180 pages

Au XIXe siècle, en Angleterre, lors d'une veillée de Noël, au coin du feu, un homme raconte, devant un groupe d'amis, une «*curieuse histoire de fantômes*» qu'il a tirée du journal de l'héroïne de l'histoire : «*L'encre en est vieille et pâlie [...] C'est une écriture de femme, d'une femme morte depuis vingt ans. Sur le point de mourir, elle m'envoya les pages en question.*»

Cette Miss Giddens était une jeune femme de la campagne qu'il engagea pour qu'elle veille à l'éducation de Flora et Miles, ses neveu et nièce, deux enfants orphelins dont il était le tuteur mais dont il ne voulait pas s'occuper, lui donnant d'ailleurs l'ordre de ne le déranger sous aucun prétexte. La jeune femme vint donc dans son vieux manoir austère où elle fit la connaissance de la vieille intendante, Mrs. Grose, et des deux bambins qui la charmèrent dès le premier instant : visages d'anges, intelligence et douceur. Mais, un jour qu'elle rêvait à cet homme dont elle était amoureuse, elle fut perturbée par une présence inquiétante qu'elle remarqua sur une tour à côté de la maison. Mrs Grose lui révéla qu'il s'agissait du fantôme de Peter Quint, l'ancien valet, un personnage inquiétant. Plus tard, elle vit, auprès du lac, un second spectre, dont on lui dit qu'il était celui de Miss Jessel, l'ancienne gouvernante des enfants et la maîtresse supposée de Quint.

Tous deux étaient décédés quelque temps auparavant. Mrs Grose connaissait les événements dramatiques qui s'étaient passés, mais se refusa à les lui livrer. Or le comportement des enfants semblait indiquer qu'ils étaient sous l'emprise de ces fantômes qu'elle imaginait des monstres revenant du lieu de leur damnation pour pervertir les enfants qui lui étaient confiés. Elle était persuadée qu'ils étaient en communication avec les méchants domestiques, que, par une sorte de connivence, ils gardaient jalousement pour eux un secret qu'ils croyaient ignoré de tous. Mais elle était prête à tout pour les sauver et pour plaire à leur oncle. Elle entreprit de les libérer de ces forces maléfiques, qu'elle était la seule à percevoir. Pour cela, elle exerça sur eux une pression telle que la petite Flora tomba malade, mais elle réussit à l'éloigner de la maison. L'ultime combat fut livré auprès de Miles, auquel elle enjoignit de chasser l'esprit de Quint en affirmant : «*Peter Quint, tu es le diable*». Quint disparut en disant : «*Ah, Miles, nous avons échoué.*» La gouvernante le prit alors Miles dans ses bras, mais, au moment où la vision qui le persécutait fut dominée par le courage sans défaillance de cette femme, il expira. Elle se demanda : «*Qu'avons-nous fait tous deux?*»

Commentaire

Ce conte terrifiant et obscur a trouvé sa genèse dans une histoire d'enfants hantés par des serviteurs morts que l'archevêque de Canterbury conta à Henry James. Mais il fit intervenir le personnage de la gouvernante qui sert d'intermédiaire entre les fantômes et les enfants.

Le texte est intitulé ainsi soit parce que, il est demandé au début, si, dans une histoire de ce genre, « *un enfant donne un tour de vis de plus, que direz-vous de deux enfants?* », le tour de vis étant un accroissement d'horreur ; tandis qu'à la fin, c'est un tour d'écrou supplémentaire dans la pression qu'exerce la gouvernante qui est fatal à Miles.

James traite ce sujet singulier avec une habileté prodigieuse. Il ne voulait livrer au public ni un document clinique, ni un témoignage sur l'au-delà ; tous deux ressortiraient à la connaissance alors qu'il ne voulait que produire un certain effet esthétique, dans une œuvre que sa forte théâtralité rend extrêmement moderne. De là vient qu'elle reste délibérément obscure et ambiguë. Il ne faut pas attendre le dénouement, il faut être attentif à la beauté du déroulement. Il procède par ellipses, par silences, et la mort de Miles clôt le récit sur un complet mystère qui inspire de nombreuses questions, le lecteur ayant à faire un travail de réflexion : que s'est-il passé entre les deux enfants et les adultes? quel crédit accorder aux apparitions de fantômes? le jeune garçon est-il mort parce qu'incapable de supporter une vérité (celle de la gouvernante?) qu'il a toujours niée? C'est volontairement, de l'aveu de James, que le lecteur ignore si elle a des visions réelles ou des hallucinations.

Voilà pourquoi la nouvelle, œuvre où James a le plus apparemment fait intervenir le surnaturel, est un texte majeur de la littérature fantastique. Elle est très rigoureusement fantastique car, du fait de la nature incertaine du récit de la narratrice, elle est fondée sur l'hésitation entre une explication surnaturelle des événements (il y aurait effectivement des fantômes, des revenants, les enfants seraient véritablement possédés par leurs anciens amis) et une explication naturelle (les prétendus fantômes ne seraient que des fantasmes de la gouvernante qu'elle projeterait sur des enfants innocents, des hallucinations). Critiques et commentateurs continuent d'être divisés par les délicieux pièges de James. Le lecteur, emporté dans un infernal vortex, ne peut à aucun moment savoir. La suggestion est reine et l'ambiguïté est élevée au rang d'art. En dépit de la médiation par un narrateur et l'éloignement dans le temps, s'impose une tension extrême qui culmine à la chute inattendue de la nouvelle.

On peut voir un tableau de la société victorienne dans l'hypocrisie du personnage de l'oncle qui ne veut pas être vraiment responsable de Miles et Flora, mais entretient un semblant de famille pour des enfants privés de repères, qui ont eu Quint et Jessel comme parents pas tout à fait recommandables pour l'époque. Dans cette famille dysfonctionnelle, Quint, père sans vouloir l'être, ne comprenait pas que les enfants prennent ses paroles un peu trop au pied de la lettre et désespèrent de recomposer une famille. Et c'est ainsi qu'il a planté les racines du mal en ces enfants, mi-anges, mi-démons, à l'innocence bafouée, assez ambigus dans leur comportements. Il est « l'esprit libre » qui brise les conventions, qui renverse les valeurs. « *Les morts ne vont nulle part* », dit-il à une époque où on prêtait une attention maniaque aux obsèques. Affirmant qu'aimer fait mal, s'habillant avec le frac de son maître, il était un défi aux règles, un asocial typique, la figure du mal absolu.

Mais, en fait, tout se passe dans l'esprit de la jeune gouvernante, sans qu'on sache si elle est saine d'esprit ou non, sans que l'auteur fasse part de son jugement. Mais il livre une fine analyse psychologique de cette femme à la sensibilité torturée et à l'imagination fertile. Cette belle âme, mais niaise et refoulée, soumise à son souci inconscient de plaire au tuteur, aux désirs charnels qu'éveillait sa passion, et à une ambiance inquiétante, fut victime de son fanatisme religieux, d'une vertu malade, d'une volonté de possession, qui la rendaient encore plus dangereuse, plus prédatrice, que les spectres. Les désirs qui la tourmentaient lui firent une telle horreur qu'ils prirent corps dans des fantasmes, des hallucinations, des fabulations, qu'ils furent projetés sur le couple infernal Quint-Jessel qui faisait pendant au couple idéal qu'elle aurait voulu former avec son maître. Si elle devint névrosée, fut au bord de l'hystérie, ce fut pourtant avec détermination et sang-froid qu'elle entreprit de lutter contre les présences maléfiques pour délivrer les enfants des griffes d'un passé qui leur avait ravi leur innocence. Certains critiques, sensibles à l'aspect trouble du lien entre Miles et elle, sont allés jusqu'à dire que la mort de celui-ci est le symbole de son viol par celle-là (« *Qu'avons-nous fait tous deux?* »).

Toutes les lectures sont possibles. Une oeuvre aussi troublante offre une multiplicité de sens, et cela fait plus de cent ans que les exégètes se disputent sur la signification profonde de cette nouvelle. Aux yeux de certains, qui risquent une interprétation psychanalytique, l'histoire nous présente un «monde des profondeurs» où le mal et la malédiction, les terreurs de l'enfance, l'angoisse, la notion de secret terrible se mêlent, invite à une exploration hardie de l'inconscient. Pour eux, la symbolique sexuelle est flagrante : Quint apparaît sur la tour (qui est phallique) tandis que Miss Jessel rôde autour du lac (qui est vaginal). Ces fantômes seraient le reflet adulte, sexualisé, des enfants, dont la sexualité a été éveillée, Miles étant comme une Lolita au masculin, d'où leur terrifiante complicité avec les forces démoniaques qui ont attenté à leur innocence. Le fait est que, dans la première scène clé, «*La leçon*», Miles, énumérant en latin des noms de parties corporelles, se met à chanter un énigmatique «*Malo... Je préférerais être -- Malo... dans un pommier -- Malo... qu'un méchant garçon -- Malo... dans le malheur*». Le rapprochement entre le mal et la sexualité est instantané. On peut ainsi tout autant voir éclater le thème de la pédophilie et de la corruption de l'enfance que celui de l'ascendant que l'enfant peut prendre sur l'adulte.

Mais James laisse au lecteur le soin de conclure.

'*Le tour d'écrou*' est peut-être la plus célèbre de ses nouvelles, en tout cas, celle qu'on trouve le plus souvent réimprimée séparément.

En 1954, en quatre mois, pour la Biennale de Venise, Benjamin Britten en a fait un opéra qui est un suspense musical hitchcockien dans lequel il brouilla davantage les pistes, notamment en faisant chanter les fantômes (ce qui place le spectateur dans la perspective de la gouvernante) et en donnant à la musique, à travers des timbres ou des intervalles, des indices infléchissant les paroles ou la situation. En 2007, à Montréal, il a été mis en scène par René-Richard Cyr.

En 1961, sous le titre '*Les innocents*', le roman a été adapté au cinéma par le cinéaste britannique Jack Clayton, avec Deborah Kerr, Peter Wyngarde, Megs Jenkins, Michael Redgrave, Martin Stephens, Truman Capote ayant participé au scénario.

En 1971, Michael Winner en a fait une autre adaptation, sous le titre '*The nightcomers*' ('*Le corrupteur*') avec Marlon Brando, Stephanie Beacham, où il tendait à une interprétation littérale de la nouvelle qui n'était présentée que dans les dix dernières minutes, lui ôtant ses mystères et ses corsets, exposant ce qu'elle suggérait. On y trouve donc sadomasochisme, voyeurisme, barbarie et inceste. Brando, alors sur le retour, fit son show d'ogre, rejeta sa partition familière de rebelle très sexué et sans cause, correspondant ironiquement à la description de Quint par James : « *Il me fait un peu penser à un acteur.* »

'*In the cage*'
(1898)

Nouvelle

"*The awkward age*"
(1899)
"L'âge ingrat"

Roman

Une jeune fille, qui pourrait être Maisie adolescente, connaît des débuts pénibles dans le salon de sa mère.

Commentaire

Ce roman est entièrement dialogué.

“Europe”
(1899)

Nouvelle

“Paste”
(1899)

Nouvelle

“The soft side”
(1900)

Recueil de douze nouvelles

“Maud-Evelyn”
(1900)

Nouvelle

L'héroïne règne par sa mort.

Commentaire

Chez James, un continuel renversement des valeurs attaque toujours l'action, et les valeurs vitales sont tournées en dérision. Ici, ce sont les morts qui vivent.

“The great good place”
(1900)

Nouvelle

“Mrs. Medwin”
(1900)

Nouvelle

"The sacred fount"
(1901)
"La fontaine sacrée"

Roman

Une femme mûre vole la jeunesse de son mari.

Commentaire

On voit bien dans la nouvelle que, chez James, les êtres se nourrissent souvent les uns des autres.

Henry James était un homme mûr, célèbre, reconnu comme un maître par la jeune génération des écrivains anglais, redouté pour sa subtilité et sa lucidité dans les salons qu'il fréquentait. On lisait peu ses livres par peur de s'y retrouver, mais on fêtait l'homme, on le respectait, on l'admirait et on le craignait.

Dans la troisième phase de sa production, il revint aux thèmes internationaux de sa jeunesse et élaborait des histoires évanescentes et complexes qui les dépassent. Ce sont presque des fables à caractère moral, chargées d'une très forte tension symbolique :

"The wings of the dove"
(1902)
"Les ailes de la colombe"

Roman

À Londres, Kate Croy, jeune aristocrate sans le sou à la suite d'une tragédie familiale, s'est entichée de Merton, un journaliste encore plus désargenté qu'elle. Tandis que sa tante lui cherche un bon parti pour la mettre hors du besoin, Kate se lie d'amitié avec Milly Theale, une riche Américaine, douce «colombe» venue à Londres dans l'espoir de guérir d'une maladie mortelle. La sachant condamnée et voyant qu'elle n'est pas insensible aux charmes de Merton, Kate, lors d'un voyage à Venise, orchestre une machination pour que le journaliste devienne rapidement le légitime époux de Milly... et un veuf assez riche pour l'épouser à son tour. Bien qu'elle n'ignore rien des desseins de son amie, Milly lègue sa fortune au jeune homme qui, finalement, métamorphosé moralement, y renonce.

Commentaire

Dans ce roman fleuve, comme toujours chez Henry James, on trouve ce choc, souvent douloureux, entre l'innocence de l'Amérique et le cynisme de la «vieille» Europe. Plongeant dans un climat mortifère des personnages qui s'affrontent sur le terrain glissant de la morale et de la passion, il a minutieusement dépeint un univers cruel marqué de sublimes figures de femmes, possédées par leur soif de vivre et d'aimer. Il y déploie toute la finesse d'une analyse extrêmement poussée des motifs qui font agir l'héroïne qui est dominée par une volonté extérieure. Un continuel renversement des valeurs attaque toujours l'action, et les valeurs vitales sont tournées en dérision. Ici, ce sont les morts qui vivent, qui triomphent. James fait le procès des valeurs mercantiles, tout particulièrement le pouvoir aveuglant de l'argent, qui faussent les rapports humains et brouillent la raison.

En 1997, le roman a été magnifiquement adapté par le cinéaste anglais Iain Softley, avec Helena Bonham Carter, Linus Roache, Alison Elliott. Grâce à l'interprétation nuancée de ce formidable trio d'acteurs et à la beauté des images, reconstituant avec la même finesse la grisaille londonienne et les splendeurs vénitiennes, le film évoque bien plus que l'élaboration d'un complot amoureux ou un film noir en costumes d'époque.

“The beast in the jungle”

(1903)

“La bête dans la jungle”

Nouvelle

Au cours d'un voyage en Italie, l'Anglais John Marcher, aristocrate fragile et frivole, confia un jour à une Anglaise sensuelle qu'il connaissait à peine, May Bertram, le pressentiment qui l'opresse : un fait extraordinaire surgira un jour dans sa vie, il est guetté par un destin terrible, par «une bête dans la jungle» dont il ne savait rien. Dans l'attente de son surgissement qui le sublimerait ou le détruirait, il lui demanda de veiller avec lui. Cette confiance lie les deux jeunes gens par une profonde et fidèle amitié.

Dix ans après leur première rencontre, il la retrouve à l'occasion d'un déjeuner au château de Weatherend, mais ne se souvient pas de ce qu'il lui avait dit. Elle décide de l'aider à découvrir le lourd secret qui sommeille en lui, qui rend leurs destins indissociables et donne un nouveau sens à leur existence. Et il leur faudra pour cela toute une vie, une série de rendez-vous s'étendant tout au long. Elle aime l'homme qui ignore qu'il l'aime et, au fil de leurs rencontres, elle évoque ses sentiments dans les limites dictées par le code de pudeur féminine de l'époque. En vain : John ne voit rien, n'attend rien d'elle et ne dit rien de lui. À la fin, cependant, elle se met à dépérir et s'achemine vers la mort. Un jour, elle crie ce qui la tue : un grand événement est arrivé, mais Marcher ne s'en est pas aperçu. Il continue d'ailleurs à ne pas s'en apercevoir. Ce n'est que sur sa tombe qu'il comprend qu'il est passé à côté de l'amour, du surgissement de l'amour. C'est là que le destin lui porte le coup terrible qui lui était réservé : à cause de son égoïsme et de son incapacité d'aimer, il n'a pas compris le cri de celle qui est morte par sa faute. Alors, devant lui, sort la bête de la jungle, et il se jette sur la tombe pour tenter de la fuir.

Commentaire

En 1901, Henry James dicta cette nouvelle en trois fois, avec une rapidité étonnante, preuve qu'il la portait en lui depuis longtemps, preuve aussi qu'il était à l'apogée de ses moyens. Ce fut au beau milieu de l'euphorie edwardienne qu'il vint, en moins de cent pages, rappeler que le mal est toujours là au cœur de l'être humain comme la jungle (que Kipling venait de célébrer) au cœur de la civilisation. En une parabole noire mais plantée dans un décor éclatant et somptueux, il peignit l'échec d'une relation entre un homme et une femme que tout devrait unir mais qui se laissent entraîner dans des rapports abstraits et stériles qui conduisent à la mort. La nouvelle illustre peut-être mieux que toute autre œuvre de Henry James la vaine recherche des âmes qui n'arrivent pas à se comprendre.

James avait pour habitude de découvrir dans la moindre anecdote qu'on lui confiait tous les fils d'une intrigue puissante qu'il développerait ensuite dans une œuvre, mettant en lumière le lent et douloureux éveil de la conscience. Une légende veut qu'il ait trouvé la trame de “La bête dans la jungle”, dans des notes laissées par son amie, la romancière Constance Fenimore Woolson après sa mort. Mais il n'avait peut-être pas besoin d'aller commettre cette ultime indiscretion : Constance, la bien nommée, lui vouait un amour passionné et, devant le refus de James de lui accorder plus qu'une bonne et fidèle amitié, elle avait pris le parti d'une mort dramatique. Il faut donc admettre que le créateur à la fois solitaire et mondain, l'intellectuel incapable d'agir mais capable de tout comprendre, l'homme ami des femmes mais qu'une blessure physique et secrète tenait loin de leur commerce, le vieux sage qui avait opté pour l'œuvre aux dépens de la vie, a trouvé l'ébauche de “La bête dans la jungle” dans sa propre existence et au fond même de son cœur. Ce livre est un peu de lui-même, mais le subtil créateur éloigne tout épanchement, tout pathos, tout drame

Au fond, le vieux protestant qui sommeillait en lui nous livra une relecture brillante et mondaine de la parabole des talents et une illustration tragique du thème de l'occasion manquée. Les deux héros manquent l'occasion de leur vie et même l'occasion de la vie tout simplement. La scène d'ouverture

de ce que James a écrit comme une pièce de théâtre contient en abîme la scène primitive qui les condamne. Nous sommes dans une grande demeure aristocratique, Weatherend, qui contient tant d'oeuvres d'art qu'elle en vient à symboliser tout un monde en raccourci. John et May se retrouvent plus de dix ans après leur premier rendez-vous manqué en Italie, une occasion sans lendemain, et cette nouvelle rencontre prend la même tournure. Chacune de ces deux rencontres pourtant est un pur moment de bonheur magnifié par l'Italie napolitaine puis par l'Angleterre aristocratique, mais ces moments d'intense jouissance sont gâtés chaque fois par l'horrible pressentiment de John qui se croit condamné à un destin tragique. C'est là, dit-il, son triste secret. May est déjà trop amoureuse pour résister au plaisir de partager un secret et se croit même assez forte pour en faire éclater toute l'inanité. En cédant à l'étrange pacte que lui propose John Marcher (attendre en sa compagnie l'arrivée d'un moment qui va bouleverser sa vie), elle s'engage dans une improbable chasse au tigre avec un homme qui porte un parapluie en guise de fusil, elle passe de l'autre côté du miroir et s'engouffre dans une aventure négative. Le temps devient vain et immobile.

Cette aventure cauchemardesque a commencé par un hasard qui n'est pas sans objectivité, car John et May hantent les mêmes lieux et les mêmes gens. Ils se fondent d'ailleurs dans un décor social très élégant et n'approchent d'une vague existence individuelle que lorsqu'ils se sentent reconnus, d'où la nécessité de se voir souvent et de s'assurer mutuellement qu'on est bien différents des autres. Différents des autres, ils le sont assurément parce qu'ils sont l'un comme l'autre dans un monde riche qui insensiblement les écarte. Sans doute May qui doit tout à sa tante propriétaire de Weatherend a-t-elle hésité à se marier sans argent en dessous d'elle. Sans doute John, qui occupe un emploi subalterne dans un ministère, aurait-il dû partir chercher fortune en Inde et affronter d'autres tigres que ceux de son imagination. L'un comme l'autre sont des cousins pauvres qui ne veulent pas être les artisans de leur propre fortune. Ils se retrouvent aux franges d'un monde doré et ils ont pris le parti puis l'habitude de subir et d'attendre. Et, pourtant, la vraie vie est à leur portée et May le comprend plus vite que John qui lui en fait le reproche. Mais lui, qui perçoit le gouffre et néglige le bras qui l'empêche d'y tomber, est bien trop l'homme d'une théorie pour comprendre les messages cryptés que lui adresse May et l'amour de plus en plus pur et désintéressé qu'elle lui prodigue. Au bout de cette vaine course, John Marcher, fier de sa lucide théorie sur lui-même, celle d'un homme voué au malheur, ne prend pas garde que cette théorie se renverse, l'aveugle, prend possession de lui et lui fait commettre l'irréparable. Seul l'irréparable conduit à l'éveil de la conscience, mais cette lucidité tardive est celle de la conscience vaincue et malheureuse, ultime refuge de John Marcher, bourreau de lui-même après avoir été celui de May. Quant au lecteur, sa gorge se noue devant cette peinture cruelle de l'incompréhension qui peut exister parfois entre un homme et une femme, heureux toutefois de voir se vérifier qu'une oeuvre d'art jette toujours un peu de lumière, fût-elle froide, sur le mystère de la nature humaine.

On est dans le domaine du non-dit, des choses suggérées, des questions simplement évoqués, des réponses jamais formulées. Cette histoire, rappelant le mythe de Narcisse, est celle d'un amour qui avait tout pour s'accomplir mais qui ne s'est pas accompli du fait des tourments intérieurs des personnages. Lui, angoissé, obsessionnel, est dévoré par ses démons, cette bête menaçante étant son égoïsme : il n'a même pas compris combien son amie l'aime, elle qui, résignée, comprend qu'il ne se rendra jamais compte de l'amour qu'elle a pour lui, coupé qu'il est de la réalité du monde. Ils restent nostalgiques de ce qui aurait pu être.

Henry James lui-même a commenté son oeuvre : *« En attendant, il y a quelque chose d'autre, une très mince "fantaisie" probablement, dans une petite idée qui me vient d'un homme de plus en plus hanté par la peur, durant toute sa vie, que "quelque chose lui arrive bientôt" : il ne sait pas vraiment quoi. Sa vie "paraît" sûre et ordonnée, ses actes et ses possibilités (comme "résultat" de sa peur) sont largement réduits et entravés, si bien que les années passent et que le coup ne tombe pas. Pourtant "Ça va se produire, ça peut encore se produire", croit-il, et il le dit en fait à quelqu'un, quelque deuxième conscience dans l'anecdote. "Ça se produira avant ma mort ; je ne mourrai pas sans ça". Finalement, je pense qu'il faut que ce soit lui qui comprenne, et non la deuxième conscience. Cette "deuxième conscience" ne doit-elle pas être une femme, et est-ce que ce ne doit pas être elle qui l'aide à comprendre? Elle l'a toujours aimé, cela pour la "jolie" de l'histoire, et, comme il économise, protège, exempte sa vie (vraiment toujours à cause et "en faveur" de sa peur), il ne l'a*

jamais su. Elle lui plaît, il lui parle, il se confie à elle, il la voit souvent, la côtoie, mais ne devine pas sa passion cachée.

Elle, durant tout ce temps, voit la vie de son ami telle qu'elle est. C'est à elle qu'il confie sa peur. Oui, elle est "la deuxième conscience". D'abord, elle le plaint pour son sentiment de peur, elle est tendre, rassurante, protectrice. Puis elle discerne, je l'ai dit, la vérité en lui, elle est "lucide", mais sans rien en dire. Les années passent et "elle voit que rien ne se produit". Enfin, un jour, ils regardent en quelque sorte la chose en face et alors elle parle : "Elle s'est produite, cette grande chose dont vous aviez le pressentiment et dans la peur de laquelle vous avez toujours vécu ; elle vous est arrivée." Il s'étonne : quand? comment? qu'est-ce que c'est? "Ce que c'est? Eh bien, c'est que rien n'est arrivé !" Puis, plus tard, je pense, pour continuer la joliesse, il faut que lui-même voie, qu'il comprenne. Elle l'a toujours aimé, et cela, c'est quelque chose qui aurait pu se produire. Mais c'est trop tard : elle est morte. C'est du moins ce qu'il conclut par la suite, après un intervalle, je pense, après la mort de son amie. Elle est mourante ou malade, quand elle lui dit cela. Mais, sur le moment, il ne comprend pas, il ne voit pas, pas plus loin que de reconnaître tristement avec elle que ça peut très bien être ça : que rien n'est arrivé. Il revient ; elle n'est plus là : elle est morte. Ce qu'elle lui a dit, par sa justesse, a en quelque sorte créé en lui un plus grand besoin d'elle, et proprement un plus grand désir d'elle. Mais elle n'est plus là, il l'a perdue, et "alors" il voit tout ce qu'elle a voulu dire. Elle l'a aimé (le lecteur doit le comprendre à ce moment là.) Avec ses craintes et ses viles précautions, il ne s'en était pas aperçu. C'était cela qui aurait pu arriver, et, ce qui est arrivé, c'est que ça n'est pas arrivé.» ("The complete notebooks of Henry James". Les mots entre guillemets sont en français dans le texte).

En 1962, James Lord a tiré de la nouvelle une pièce de théâtre qui porte aussi le titre "*La bête dans la jungle*". Dès cette année, Marguerite Duras, experte en adaptations et transpositions en tous genres, travailla avec l'auteur. Par son travail sur l'espace, elle représenta assez fidèlement le thème central de la nouvelle, la marche vers la mort d'une relation jamais advenue. Mais elle apporta un symbole supplémentaire, à travers le portrait du quatrième marquis de Weatherend peint par Van Dyck et présenté comme un partisan de Cromwell dont il n'est pas question dans la nouvelle de James. C'est le modèle de l'homme convaincu et fidèle aux engagements, dont May fait un idéal pour John. Par son incapacité à agir, John Marcher paraît plutôt constituer le contretype de l'aristocrate révolté et révolutionnaire. Le marquis est celui qui est allé jusqu'à la transgression pour ses convictions tandis que le héros, enfermé dans l'abstention, n'a jamais commencé à vivre. Le tableau apparaît à la fois comme une métaphore du destin de John, une toile prophétique de l'histoire, une révélation aveuglante et médusante dont May dit ne pouvoir soutenir le spectacle. À travers la reprise décalée du thème de l'échec par le tableau qu'elle a inventé, Marguerite Duras mit en valeur un des motifs fondateurs de son oeuvre, celui de l'homme blessé par la vie et incapable de sortir de soi pour aimer, un homme qui a perdu l'intelligence de l'amour. Cette impossibilité d'aimer n'est pas d'essence romantique ou même psychologique, mais relève d'une carence ontologique. Marguerite Duras retrouva chez James certains motifs qui nourrissent son oeuvre et constituent une véritable intertextualité : la femme énigmatique, l'homme prisonnier de lui-même et ce qu'elle appelle la maladie de la mort. John Marcher cherche son double, son alter ego, dans May Bartram, mais le reflet trouvé, impossible à capter, relève plus de l'altérité que de l'identité. En effet, l'image que poursuit le héros est fuyante ; et le caractère identique qu'il tente de trouver en celle qui est nécessairement autre constitue un point de fuite, tout comme chez Marguerite Duras où la femme, par son mystère essentiel, échappe sans cesse à l'homme en dépit des efforts réitérés de ce dernier pour la rejoindre. La nature féminine est sentie comme insaisissable, mais stimulante par le héros durassien, tandis qu'elle est pétrifiante pour le jamezien. Cependant, réserve ou activisme, le résultat est le même : c'est l'aride solitude de celui qui souffre d'une blessure intérieure qui l'empêche de rejoindre l'autre par passion. La maladie de la mort est sans doute l'équivalent d'une mort dans la vie pour le John Marcher de James, l'homme à qui rien ne devait arriver tandis qu'on pourrait parler d'une mort qui se vit pour les héros de Marguerite Duras. En effet, du fond de son sommeil mystérieux qui constitue son mode de vie, l'héroïne durassienne amène l'homme à une existence paradoxale : elle suscite en lui le mouvement de la vie, l'anime, tout en sécrétant la maladie de la mort, Le héros durassien s'active sur

le tombeau de la femme édifié autour de lui tandis que le héros jamesien, enfermé dans son interminable attente, précipite la femme dans la tombe, où il vit déjà lui-même.

Par son travail dramatique sur le texte de James, Marguerite Duras mit en valeur et isola un couple qui forme une communauté, sinon avouable du moins inavouée. Elle rencontra ainsi un motif qui lui était cher, notamment dans les années 1980, celui de l'homme irrémédiablement séparé du féminin. Cependant, le désir existe et circule chez les héros durassiens, même s'ils forment une communauté négative, sorte de prison, organisée par l'un, consentie, par l'autre. En revanche, le désir ne se découvre qu'à la fin de la nouvelle de James, lorsque John Marcher se jette sur la tombe de May, pour échapper au bond de la bête. C'est-à-dire que le désir est identifié et bloqué en même temps par la mort. La «*bête tapie dans la jungle*» et la «*maladie de la mort*» constitueraient l'envers et l'endroit d'une même frustration, le signe négatif ou positif d'une communauté sans communion, une mort dans la vie ou une mort qui se vit. De cette tension naît chez Henry James et Marguerite Duras un flux d'écriture aimanté par un désir perpétuellement hors d'atteinte, et enfermé dans un ressassement qui en dénonce l'aporie.

En 1981, Marguerite Duras revint sur ce premier essai et le réécrivit.

“The birthplace”

(1903)

“La maison natale”

Nouvelle

« Elle leur sembla au début, cette offre, trop belle pour être vraie, et la lettre que leur ami leur adressa pour tâter, comme il disait, le terrain, quant à leurs goûts et leurs possibilités, leur fit presque l'effet d'une bonne plaisanterie à leurs dépens. Leur ami, M. Grant-Jackson, un personnage extrêmement influent et arriviste, très fort dans la discussion et la négociation, abrupt dans l'ouverture, [...] avait lancé sa flèche en plein ciel bleu et les avait bouleversés au point que leur crainte dépassait presque leur espérance. »

(1903)

“La vraie chose à faire”

Nouvelle

“The ambassadors”

(1903)

“Les ambassadeurs”

Roman

Louis Lambert Strether est chargé par une riche veuve de la Nouvelle-Angleterre, Mrs. Newsome, de sauver son fils, Chadwick, des griffes d'une femme perverse (c'est-à-dire française) dont il s'est amouraché, madame de Vionnet, et de le convaincre de rentrer au bercail, à Woollett, au Massachusetts. Mais Paris a à ce point amélioré Chadwick qu'il n'est plus reconnaissable, et le faire revenir aux États-Unis est devenu une tâche impossible. Aussi Strether qui a été conquis à son tour par l'esprit de liberté qui règne dans la capitale, qui a noué une relation avec la fascinante Miss Maria Gostrey, une Américaine qui sert de guide à ses compatriotes, retourne seul en Amérique, imprégné à jamais de la culture de la «vieille Europe».

Commentaire

Dans ce roman-fleuve, les personnages sont déchirés entre le passé et le présent, le Nouveau Monde et l'Ancien. La civilisation y est définie comme «*la tradition ininterrompue de culture que l'Europe occidentale hérita du monde antique*».

James considérait ce roman comme le sommet de son oeuvre, et la critique est du même avis. Pourtant, il ne fut traduit en français qu'en 1950.

“William Wetmore story and his friends”

(1903)

Biographie

“The golden bowl”

(1904)

“La coupe d'or”

Roman

Dans l'Angleterre post victorienne du début du siècle, un aristocrate italien ruiné, le prince Amerigo, épouse Maggie, la fille du riche collectionneur d'art Adam Verver. Le prince avait auparavant entretenu une liaison amoureuse avec Charlotte Stant, une Américaine. Or Adam en vient à épouser cette dernière, qui devient ainsi la belle-mère par alliance de son ancien amant. Bientôt, Amerigo et Charlotte renouent secrètement leur ancienne idylle. Maggie s'en aperçoit et intrigue pour sauver les deux couples légitimes.

Commentaire

Dans ce roman-fleuve, Henry James reprend le thème esquissé dans “*Daisy Miller*” et “*Washington Square*”. Les analyses psychologiques subtiles font pressentir Proust. Mais la tonalité est nettement vaudevillesque.

Le roman a été, en 2000, adapté au cinéma par James Ivory qui avoua avoir été «séduit par l'intensité de sa ligne dramatique, uniquement recentrée autour de six personnages».

En 1904, Henry James revint aux États-Unis après de longues années d'absence. Cela l'amena à écrire :

“English hours”

(1905)

Récit de voyage

“The American scene”

(1907)

“La scène américaine”

Récit de voyage

Commentaire

Ce livre marqua le détachement définitif d'Henry James d'un pays dans lequel il ne se reconnaissait plus.

"New York edition"

(1907–1909)

Essai de critique littéraire

Une nouvelle rupture se produisit dans la carrière de Henry James. Ses livres n'ayant eu aucun succès, ses échecs au théâtre dans les années 1890 l'ayant marqué, découragé, il réforma fortement son activité, renonça au genre romanesque mais n'abandonna pas la littérature. De 1907 à 1909, il publia la grande édition, dite «de New York», de son œuvre complète, remaniant fortement les onze romans et les soixante-six nouvelles qu'il avait retenus, et les dotant de préfaces ou de postfaces qui font sentir à quel point il avait conscience de son art. Elles éclairent ses œuvres, tout autant que ses *"Carnets"*, tenus de 1878 à 1911 et publiés en 1947, nous renseignent avec précision sur leur genèse. Il écrivit aussi d'autres oeuvres :

"The jolly corner"

(1908)

"Le coin plaisant"

Nouvelle de 40 pages

Spencer Brydon, un Américain qui a longtemps vécu en Europe, est revenu à New York, sa ville natale. Le décor urbain a changé, les maisons de l'enfance sont détruites et naît déjà l'horizon moderne de Manhattan. Retrouvant une vieille amie, il se demande quel homme il serait devenu s'il était resté là ; il compare ce qu'il est (ce que l'exil a fait de lui) à l'Américain qu'il serait devenu s'il était resté dans son pays. Cette interrogation est si forte qu'il croit voir son double, qui lui inspire de l'horreur. Or son amie voit ce double en rêve. Finalement, Spencer Brydon croit vraiment en l'existence de ce double.

Commentaire

L'alter ego fantomatique rappelle l'inévitable distance entre la littérature et le réel, l'épreuve du dédoublement de la personnalité qui est imposée à tout créateur. La nouvelle figure dans l'anthologie "Histoires de doubles".

"The whole family"

(1908)

Roman écrit en collaboration avec onze autres auteurs américains

Chaque auteur écrivant un chapitre, William Dean Howells montra la jeune fille de la famille Talbert qui connaît bien des liaisons et des ruptures romantiques. Mais la deuxième collaboratrice, Mary E. Wilkins Freeman, donna un tour plus intéressant à l'histoire en transformant sa vieille tante célibataire en une femme libérée dont elle fit la rivale de sa nièce. Suivirent les collaborations de Mary E. Wilkins Freeman, Mary Heaton Vorse, Mary Stewart Cutting, Elizabeth Jordan, John Kendrick Bangs, Henry

James, Elizabeth Stuart Phelps, Edith Wyatt, Mary Raymond Shipman Andrews, Alice Brown, et Henry Van Dyke.

Commentaire

Chaque auteur s'amusa à créer des problèmes pour le suivant, et on trouve la plus grande part du plaisir de lecture à observer comment il s'extrait du piège qui lui a été tendu et en dispose un autre. Le roman illustre différentes conceptions de la narration.

"Italian hours"
(1909)

Récit de voyage

"The finer grain"
(1910)
"Le meilleur grain"

Recueil de nouvelles

(1910)
"Une série de visites"

Nouvelle de 32 pages

Mark Monteith était malade et très déprimé à cause de son vieil ami, Phil Bloodgood, qui avait pris le large avec tous ses dividendes. Il partit en voyage et, à l'hôtel, on lui demanda d'aller voir un certain Newton Winch qui, lui aussi, relevait d'une maladie. Il remarqua que celui-ci avait changé de physique et de personnalité ; il parlait méchamment de Phil Bloodgood, mais Mark se rendait compte que c'était en fait Phil lui-même quand des policiers entrèrent et que son ami se suicida.

Commentaire

La nouvelle figure dans l'anthologie "Les vingt meilleures nouvelles américaines".

"The outcry"
(1911)
"Le cri"

Roman

Commentaire

Ce fut d'abord une pièce de théâtre.

En 1911, Henry James revint en Angleterre.
Écrivant son autobiographie, il n'en publia cependant que deux des trois volumes :

‘A small boy and others’
(1913)
“Un petit garçon et d’autres”

Autobiographie

‘Notes of a son and brother’
(1914)
“Notes d’un fils et un frère”

Autobiographie

‘Notes on novelists’
(1914)

Essai de critique littéraire

‘The ivory tower’
(posthume, 1917)
“La tour d’ivoire”

Roman

Commentaire

Il est resté inachevé.

‘The sense of the past’
(posthume, 1917)
“Le sens du passé”

Nouvelle

Ralph Pendrel se transporte au XVIIIe siècle, parce que c’est ce que requiert pour exister un vieux portrait qui le fascine.

Commentaire

Cette nouvelle à l'intrigue surnaturelle est restée inachevée. Pour Borgès, «James crée un incomparable regressus ad infinitum [...] La cause est postérieure à l’effet, le motif du voyage est une des conséquences du voyage».

En 1933, la nouvelle a été adaptée au théâtre par John L. Balderston sous le titre : “*Berkeley square*”

‘The middle years’
(posthume, 1917)

Autobiographie

Commentaire

Ce troisième volume resta inachevé.

“The art of the novel”

(posthume, 1917)

“L’art du roman”

Recueil de textes

C’étaient des préfaces ou des postfaces que Henry James écrivit pour ses oeuvres.

À l’éclatement de la Première Guerre mondiale, Henry James comprit qu’un monde s’effondrait. En 1915, pour protester contre la neutralité américaine, il demanda et obtint la nationalité britannique. Le 28 février 1916, à Londres, sur le point de mourir, il demanda qu’on lui apportât sa fidèle Remington et que quelqu’un y tapât afin qu’il puisse s’éteindre à ce bruit qui l’enchanta toute sa vie.

Tourmenté par son héritage puritain et manichéen, il croyait en un mal caché mais présent, imprécis mais diabolique, insidieusement contagieux. Il excella à peindre des mondes clos, hantés, où s’affrontent et se dérobent des désirs inavoués. Il n’a jamais suivi le conseil de cet ami bouleversé trop tard par la révélation de Paris : « Vivez avec intensité tandis que vous êtes jeune. » Son existence semble une condamnation radicale de tout abandon, de toute concession intime et spontanée à l’ordre inopiné des pulsions. Il s’est inventé une liberté surveillée qui, selon toute apparence, correspondait parfaitement à ses besoins.

Bien qu’il ait vécu entouré de femmes brillantes, il a dépensé une énergie mentale considérable pour les garder à distance. Il fut aimé par Minny Temple, sa cousine, qui fut sa modèle pour des personnages tels que Daisy Miller et Isabel Archer, mourut de tuberculose à l’âge de vingt-quatre ans, sans avoir vu l’Italie, alors que James n’avait qu’à lever le petit doigt. Sa relation avec Constance Fenimore Woolson (surnommé Fenimore en souvenir de son grand-oncle James) dura quatorze ans ; la grande amie, l’élue complice, finit par se fracasser sur le pavé vénitien, tombant de la fenêtre de sa chambre peut-être volontairement parce que le coeur tordu du romancier, qui feignit une commode cécité devant l’amour secret de sa confidente, trouvait compromettant d’aller la rejoindre. Les cadavres s’accumulèrent et le romancier honora leur mémoire à défaut de pouvoir renverser le temps et de les aimer vivants. Les éclats de ces pots cassés de l’oeuvre furent récupérés et recollés, transformés en cohérence. Dans cette vie où se succédèrent les petites bassesses et les séances de travail, la honte érigée en système devint forteresse, la dissimulation, un état d’esprit.

C’est ainsi que sa vie privée fut un désert aride, semé de morts et de suicides. Il fut incapable d’aimer ou s’interdit d’aimer autrement qu’une plume à la main, répondant au défi que pose l’antagonisme du fameux couple vie-écriture (éternel dilemme dont la plupart des écrivains finissent par se dépêtrer tant bien que mal, sans rien résoudre...) en mettant en oeuvre une capacité d’abnégation hors du commun. Arriver à concilier une vie mondaine active et une existence monacale consacrée aux lettres constitue en effet une espèce de tour de force dont la condition semble avoir été chez lui la censure de tout élan sentimental personnel, ce dont ses lointains proches eurent à souffrir plus que lui-même. Ses personnages furent ses seuls et véritables amours, des amantes de papier. Comme si cette autocensure des sentiments, doublée d’une réclusion volontaire, était le tribut réclamé par les dieux de la fiction, comme s’il y avait vraiment dans l’art quelque chose que jamais une émotion réelle ne saurait atteindre. Pour devenir un tel génie, devait-il refuser tout engagement amoureux et censurer ses sentiments?

Américain de tempérament mais Européen d’esprit, il passa la majeure partie de sa vie à Londres, il fréquenta Paris, Florence et Venise, connaissant un monde aristocratique et cosmopolite, la colonie

d'expatriés riches et d'artistes dilettantes qui occupait les palacios de Rome et de la Sérénissime et pratiquait le mécénat, entourée de domestiques. Il fut toujours partagé entre ces deux pôles, la vieille Europe et les jeunes États-Unis. Il dénonça le puritanisme de la Nouvelle-Angleterre, le provincialisme bostonien qui vit prospérer son frère William (le philosophe), étudia les rapports complexes entre l'âme profonde des différents pays, montra l'antagonisme entre la simplicité fruste, voire l'innocence, et l'énergie américaines, et le raffinement, voire la sophistication et la corruption de la vieille Europe, ultra-civilisée et corrompue. Mais il ne privilégiait pas l'une ou l'autre, supposant presque une fusion des moeurs et des valeurs morales des deux traditions.

Son œuvre, qui couvre cinquante ans de vie littéraire (de 1865 à 1915), comporte vingt romans, souvent volumineux, cent douze nouvelles (la nouvelle n'étant pas pour lui la « short story » américaine, à la façon d'Edgar Allan Poe ou d'Hemingway, mais ayant généralement entre dix et vingt mille mots), trois volumes autobiographiques, des textes de réflexion critique. Il a inventé autant d'histoires, de personnages que Balzac. Il est de coutume de dire qu'il fut à son apogée dans ses nouvelles, car son art fut constamment expérimental ; il y produisit ses expériences les mieux cernées, les plus poussées, les plus aiguës. Bien au-delà des années dites d'apprentissage, ce romancier prolifique trouva dans la forme courte un champ d'expérimentation privilégié. Il lui arriva même de se la donner pour modèle : « *Écrire comme si, à n'importe lequel de ses stades, mon récit devait être une nouvelle. Seul moyen d'avancer et de tout inclure.* » En effet, s'il ne cessa de succomber avec délices à la tentation de développer, l'exigence de brièveté répondit à un idéal de maîtrise indissociable pour lui de la création littéraire, de sorte que chaque nouvelle tentative vint ressusciter le rêve d'un « *triomphe de concision vigoureuse et vivante* », d'un « *pouls ou rythme très bref* », d'un « *un petit joyau à la forme éclatante, rapide, vive* ». Dans chaque décennie de sa carrière, il produisit un chef-d'œuvre de la nouvelle : ce fut « *Daisy Miller* » dans les années 1870, « *Les papiers d'Aspern* » dans les années 1880, « *Le tour d'écrou* » dans les années 1890, au début du siècle, « *La bête de la jungle* ». En France, ces nouvelles ont été traduites de façon partielle et dispersée, dans des recueils factices ne correspondant pas aux regroupements effectués par James lui-même.

Son œuvre a évolué très lentement, tour à tour romantique, réaliste, naturaliste, avant d'aboutir aux admirables analyses psychologiques qui ont consacré cet auteur secret, intransigeant. Profondément artiste et pénétré du sens de son travail (« *Mon œuvre, c'est mon salut* »), il s'est très lentement dépouillé de ses défauts, réminiscences romantiques et scories naturalistes, il s'est livré à des innovations techniques, pour parvenir à ce point suprême où la vie est transfigurée et fixée à jamais dans l'œuvre. La finesse, la limpidité et l'équilibre du style qui vise à reproduire le flux de la conscience et les facettes d'une vie brisée, la beauté des dialogues et des évocations, sont les fruits d'une longue et difficile recherche de la perfection. Avec lui, le roman devint une œuvre de culture exigeant une participation du lecteur qui va loin au-delà d'une identification avec les personnages : son milieu est le temps conçu comme une durée bergsonienne.

Il est reconnu comme un maître en littérature de l'analyse psychologique, de la complexité de l'être humain, de la frémissante mécanique du cœur, de l'incertitude (« *On ne peut dire le tout de rien* » - « *On ne sait jamais le dernier mot quand il s'agit du cœur humain* », écrivait-il), du suspens, du non-dit, de la suggestion. Prince de l'ambiguïté et des jeux de miroirs, il est à son mieux lorsqu'il parle de reflets, de secrets, de la représentation sociale et des réalités qu'elle dissimule. Il considérait que « *dépeindre la vie des gens n'est rien, tant que l'on n'a pas décrit leurs perceptions* ». D'incise en parenthèse, d'emboîtements en bifurcation, d'hypothèse en analogie, le lecteur s'engage dans les méandres de la conscience et du texte, guidé par un art où, selon Maurice Blanchot, « tout est mouvement, effort de découverte et d'investigation, plis, replis, sinuosité, réserve, art qui ne déchiffre pas mais est le chiffre de l'indéchiffable ».

Ses personnages sont d'éternels déracinés, déchirés entre le passé et le présent, nostalgiques de ce qui aurait pu être, incapables de réaliser complètement leurs passions amoureuses ou artistiques. Les personnages masculins sont faibles, portés au renoncement ou à la lâcheté, à la dissimulation et à l'imposture, se retranchent derrière le regard, préférant voir à être vus ; les femmes, au contraire, dominant, sont possessives ou, au contraire, livrées au dévouement et au sacrifice ; les enfants ont

une forte sexualité, se défendent face aux adultes, présentent l'amoralité de l'artiste. Tout en conservant une réserve toute victorienne, James n'a cessé de frôler les vérités les plus osées. Pour lui, la personnalité est compartimentée, multipliée, mouvante, ouverte, d'une richesse insaisissable. Elle se construit sans cesse devant le lecteur, avec le lecteur qui n'en perçoit que des phases ou des facettes. Dans cette obsession du flou en même temps que du caché, ce qui frappe, c'est l'importance du regard qu'il fixe sur ses personnages et que ceux-ci jettent les uns sur les autres. Il a étudié avec finesse les interactions entre les êtres («*Chacun de nous est un faisceau de réciprocités*»), qui sont liés ou opposés par des courants. Dans son exploration des mouvements inconscients de l'être, par des voies toutes différentes, il est descendu aussi profondément que Dostoïevski. Comme lui, il a pressenti et préfiguré les découvertes de la psychanalyse.

Il fut le premier à reconnaître la valeur du «point de vue» (c'est-à-dire le rôle d'un narrateur mêlé à l'histoire mais ne disposant que d'une connaissance des faits limitée à ce qu'il a pu percevoir). Cette technique garantit, d'un côté, l'impersonnalité du jugement ; de l'autre, elle ouvre les portes au mystère et à l'ambiguïté. On a pu voir en lui le Proust américain, en plus limpide, en moins asthmatique syntaxiquement parlant, mais avec la même subtilité pénétrante et attentive au moindre détour des mouvements de l'âme, le même éclairage de vérité arraché à une situation et jeté sur la page avec une évidence parfaite. C'est, surtout, la même conception totalitaire de l'oeuvre comme ultime réalité appelée à prédominer, qui l'a poussé à asservir l'instinct social à une fonction supérieure, forcément ambivalente et porteuse de malentendus. Éternelle question du roman, de cette entreprise de prédation sublimée en quête symbolique : l'être humain peut-il être réduit sans dommage à l'état d'un simple matériau, même noble ?

Longtemps méconnu, surtout en France, il inaugura, par son art élaboré, son usage du monologue intérieur et du point de vue, par sa réflexion sur la technique du roman poursuivie dans des préfaces composées de 1907 à 1909, le courant des initiateurs de la modernité que furent Proust, Edith Wharton, Gertrude Stein, James Joyce, William Faulkner, Virginia Woolf et le Nouveau Roman. Mais, pendant des décennies, aux États-Unis et en Europe, son nom fut éclipsé par la gloire de son frère, le philosophe William James (qui utilisa pour la première fois en 1890, dans "Principles of psychology", le terme de «stream of consciousness», état d'une pensée libre déployée sans égard à l'argument logique, insensible à toute forme de séquence narrative ou de linéarité), avant qu'on le considère enfin comme un des meilleurs écrivains de langue anglaise.

Henry James, qui a passé une partie très importante de sa vie à Londres, aimait mettre en scène des compatriotes partagés entre la nostalgie du Nouveau Monde et la vieille Europe.

À peu près toutes ses histoires mettent en scène des gens du meilleur monde. On est à l'aise financièrement à moins qu'on ne soit ruiné, mais on a tendance à s'habiller chez les tailleurs les mieux cotés. On est aidé par une domesticité dévouée, on fréquente les salons, on sillonne l'Europe à une période où les voyages étaient une denrée accessible aux seuls bien nantis.

Dans les nouvelles publiées de 1888 à 1896, il fut au mieux de sa forme. Il mit en scène des bourgeois cossus ou des membres de la petite noblesse. En règle générale, les écrivains qui se penchent sur ce milieu écrivent des romans qui leur ressemblent, qui sont conventionnels. Mais il fut un écrivain résolument moderne. Virginia Woolf a écrit : «Pour être aussi subtil qu'Henry James, il faut également être aussi robuste. Pour être doué de son exquis pouvoir de sélection, il faut avoir "vécu et aimé et maudit et pataugé et joui et souffert", et, avec l'appétit d'un géant, avoir avalé l'ensemble.» Cette note de Virginia Woolf résume parfaitement la fascination qu'on ressent à la lecture du grand Américain qui, tout en étant nourri de Flaubert, de Balzac et de Mérimée, a su transformer la vision que le romancier, et partant le lecteur, a de la psychologie des personnages. À un lecteur distrait, le monde de James peut paraître léger ; il n'en est rien. Au contraire, c'est à la fréquentation d'un univers torturé qu'on nous convie ..

Ses nouvelles méritent plutôt d'être parcourues lentement tant elles paraissent finement ciselées. Un art du détail qui relève de l'orfèvrerie et qui pourtant entrouvre des mondes souvent effroyables.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)